

Lilia Tomren

Entre innocence et responsabilité  
Étude comparée des *Lettres Portugaises* (1669) de  
Guilleragues et des  
*Lettres de Fanni Butlerd* (1756) de Mme Riccoboni

## Remerciements

Tout d'abord, je voudrais exprimer ma profonde reconnaissance à ma Directrice de mémoire à NTNU, Trude Kolderup pour avoir patiemment répondu à toutes mes innombrables questions, pour m'avoir écouté au téléphone, pour tout le temps qu'elle a pris sur son temps libre afin de me prodiguer de nombreux et judicieux conseils. Mille mercis pour sa présence et son écoute toutes les fois que j'en avais besoin même à distance; je la remercie également de m'avoir inspirée pendant ses cours et lors de la rédaction de mon projet.

Mes gratitudes vont également à Christophe Martin, professeur de littérature française à l'Université de Paris IV Sorbonne et spécialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle qui m'a donné de précieux conseils concernant la bibliographie du sujet traité.

Merci infiniment aussi à Charles Aubry, professeur de français à NTNU, pour toutes ses suggestions extrêmement pertinentes.

Merci beaucoup à ma famille et à mes amis pour les encouragements. Je souhaite particulièrement remercier mon amie Sofia Stella Abitbol-Feldstein pour plusieurs idées et relectures de mon mémoire. Un grand merci chaleureux de tout mon cœur pour ta gentillesse, ton soutien et ta patience.

Finalement, je remercie chaleureusement tous ceux et toutes celles qui ont pris partie dans l'accomplissement de mon mémoire de master, ainsi qu'à tous les professeurs du Département de langues et lettres pour l'inspiration et le savoir précieux qu'ils ont vivement partagé avec moi au cours de mes études universitaires à NTNU. Je me sens véritablement l'étudiante la plus chanceuse pour y avoir étudié.

Je vous suis éternellement reconnaissante à vous tous, vous sans qui ce travail n'aurait jamais pu être mené à sa fin.

Paris, mai 2014

## Table des matières

I) Introduction : objet et méthode	4
II) La fonction des lettres	10
III) L'écriture comme passion	14
IV) L'expérience confuse de l'absence d'un amant	17
V) L'isolation forcée et l'isolation volontaire	20
VI) L'admiration et la critique	28
VII) L'écriture perpétuelle	31
VIII) La voix des amants : le confident passif ou actif ?	34
IX) Les stratégies des héroïnes	37
X) La sincérité comme une méthode de manipulation	45
XI) Le plaisir dans la souffrance	52
XII) L'univers fictif et l'univers réel	57
XIII) La sympathie du lecteur	61
XV) La soumission : la responsabilité des héroïnes ?	63
XVI) La naïveté : la source de l'innocence ?	66
XVII) Vers l'état de guérison	68
XVIII) Le féminisme triomphant	75
XIX) Conclusion	80
Bibliographie	83

## I) Introduction : objet et méthode

Les lettres d'amour sans réponse représentent une forme épistolaire courante dans la littérature française des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Dans cette étude il s'agira de comparer deux romans par lettres qui ont cette forme particulière, à savoir les *Lettres Portugaises* (1669) attribuées à Gabriel-Joseph, comte de Guilleragues et les *Lettres de Fanni Butlerd à Milord Charles Alfred* (1756) de Madame Riccoboni.

En lisant ces deux romans épistolaires ce qui nous interpelle, c'est l'expression de la passion qui se manifeste avec éclat dès les premières lignes : « Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux ! Tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. » dit Mariane, l'héroïne des *Lettres Portugaises*.<sup>1</sup> Les paroles dans les *Lettres de Fanni Butlerd* témoignent également de ce registre : « Livrez-vous au plaisir de rêver, & sachez-moi gré de je ne sais quel mouvement qui fait que je m'intéresse à tout ce qui vous touche. »<sup>2</sup> Ces tournures éloquentes et expressives s'inscrivent, avec leur vivacité particulière, dans la tradition des romans de l'Ancien Régime, ayant pour but de donner aux lecteurs l'impression de vivre une expérience réelle. Incapables de laisser leurs plumes, Mariane et Fanni se trouvent piégées dans une histoire d'amour qu'elles ont créé elles-mêmes. Nous découvrons assez vite en étudiant les lettres de ces femmes amoureuses, qu'il s'agit d'un amour non-réciproque. Les héroïnes malheureuses semblent condamnées à vivre comme des femmes abandonnées, mais en même temps elles semblent cultiver leur malheur.

La question principale que nous poserons est la suivante : dans quelle mesure les héroïnes des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd à Milord Charles Alfred* sont-elles innocentes ou responsables face à leur propre malheur ? Nous proposons comme hypothèse que Mariane et Fanni ne sont ni tout à fait innocentes ni responsables puisqu'elles sont inscrites dans une histoire qui les place paradoxalement entre innocence et responsabilité.

Puisque les deux romans que nous analyserons se concentrent sur le même thème, celui d'une passion amoureuse non-réciproque qui se développe dans la solitude et dans l'absence de l'être aimé, il sera fructueux d'en faire une étude comparée. Il y a-t-il des différences entre les manières dont Guilleragues et Mme Riccoboni expriment ce thème ? Voilà, la seconde question que posera notre étude.

---

<sup>1</sup> Guilleragues, *Lettres Portugaises*, éd. Fr. Deloffre, Paris, Gallimard, 1990, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 75

<sup>2</sup> Riccoboni, *Lettres de Fanni Butlerd* dans *Les Romans de femmes du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Éd. Raymond Trousson, Bouquins, Robert Laffont, S.A., Paris, 1996, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 184

Trois différences qui portent sur les relations des textes avec leur environnement immédiat méritent d'être mentionnées d'emblée : Premièrement, presque un siècle sépare les deux romans. Deuxièmement, les *Lettres Portugaises* ont sans doute été écrites par un homme, tandis que l'auteur des *Lettres de Fanni Butlerd* est une femme. La troisième différence est que ce dernier roman se base sur des lettres réelles écrites par Mme Riccoboni à son amant le comte de Maillebois, alors que les lettres de Mariane sont inventées par Guilleragues.<sup>3</sup> C'est donc en tenant compte de ces trois différences que nous comparerons les deux romans épistolaires, afin de discuter en profondeur dans quelle mesure les héroïnes sont responsables de leur malheur.

Pour aborder notre problématique, nous expliquerons plus loin dans notre introduction (chapitre I) de quelle méthode nous nous inspirerons pour en retirer des pistes utiles. Notre travail comprendra plus précisément une discussion de la fonction des lettres (chapitre II), une étude des lettres comme passion (chapitre III), une analyse de l'expérience confuse de l'absence d'un amant (chapitre IV), l'isolation des héroïnes (chapitre V), leur admiration et critique des hommes aimés (chapitre VI), l'écriture perpétuelle (chapitre VII), la voix des hommes aimés (chapitre VIII), ainsi que les stratégies de manipulation et la sincérité des deux épistolaires (chapitres IX et X). Par la suite, nous allons également consacrer une partie importante aux sujets de plaisir dans la souffrance (chapitre XI), nous observerons comment l'univers fictif se reflète dans l'univers réel des héroïnes (chapitre XII), nous étudierons la sympathie du lecteur (chapitre XIII), les points communs qui existent entre les deux œuvres (chapitre XIV), la soumission (chapitre XV), la naïveté comme la cause de l'innocence (chapitre XVI) et pour terminer, nous montrerons ce qui conduit les deux héroïnes vers l'état de guérison (chapitre XVII) et nous analyserons les traces d'un féminisme triomphant (chapitre XVIII). Pour conclure, nous examinerons si les héroïnes se transforment à la fin de leurs correspondances (chapitre XIX).

Afin d'analyser notre problématique, nous aborderons la question suivante : comment les femmes ou précisément les héroïnes, sont-elles présentées au lecteur ? Sont-elles des femmes honnêtes et fortes ? Nous pouvons illustrer cette problématique avec une citation de Joan Hinde Stewart : « In most of these [il s'agit des romans de *Lettres de Fanni Butlerd*, *Lettres de Juliette Catesby*, *La Vie de Marianne*], the principle figure is a woman; she is

---

<sup>3</sup> Kremer, N., « Il faut de l'art pour séduire. Transparence et Artifice dans le Soliloque de Fanni Butlerd » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Louvain – Paris – Dudley, Éditions Peeters, MA 2007, p. 109*

morally strong, generous and sincere while the man against whom she is cast is hot-headed, feckless, or merely inconsiderate at best, crafty and brutal at worst. »<sup>4</sup> C'est-à-dire qu'il faut tenir compte du fait qu'on lira les lettres du point de vue d'une femme abandonnée. Comme le dit Stewart sur le roman de Mme Riccoboni, nous n'observons qu'une seule perspective, la perspective féminine :

«This particular formula results in the preeminence of the heroine, since all the action is presented through her eyes and from the feminine point of view. The reader, who is allowed access to only half the correspondence, is always kept somewhat in the dark, never enjoying full knowledge of events, nor complete understanding of the man's behaviour. He has, therefore, the impression of a partially veiled reality.»<sup>5</sup>

Tel est aussi le cas des *Lettres Portugaises*. En examinant les deux romans en questions, il importe donc de ne pas oublier que les histoires racontées sont celles d'une « réalité partiellement voilée ».

Puisque ces deux romans épistolaires évoquent le même thème, celui de l'amour-passion, notre approche sera essentiellement inspirée par la méthode thématique élaborée par l'école de Genève. *Le Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* définit le thème comme « une unité paradigmatique, faisant partie du *système* (sémantique) du texte ». <sup>6</sup> En d'autres termes, il nous est présenté comme une mosaïque des fragments, incorporée dans l'ensemble d'éléments linguistiques.

Nous nous inspirerons plus précisément de la méthode de Jean Starobinski qui procède souvent par opposition de notions dans ses analyses littéraires. Au sujet de Rousseau, il a ainsi introduit l'opposition thématique « la transparence et l'obstacle » : « La transparence sera le symbole de la communication idéale avec autrui désirée par Rousseau »<sup>7</sup>. Cette communication idéale semble aussi être le but de nos deux épistolières. Or, la question est de savoir si les obstacles à la transparence sont internes ou externes, c'est-à-dire, s'ils sont créés par les héroïnes (alors responsables) ou pas (ce qui rendrait les héroïnes plus innocentes).

La forme épistolaire joue un rôle important qui mérite d'être discutée conformément à la thématique. C'est-à-dire que si nous suivons l'idée de Starobinski, nous pouvons souligner que chaque lettre écrite devient implicitement le symbole de la communication amoureuse ou

---

<sup>4</sup> Stewart, J. H., *The Novels of Mme Riccoboni*, Spain, Chapel Hill, 1976, p. 29

<sup>5</sup> Ibid, p. 60-61

<sup>6</sup> Ducrot O. et Todorov T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, p. 345

<sup>7</sup> Delcroix, M. et Hallyn, F., *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*. Bruxelles, De Boeck & Larcier s. a., Département Duculot Paris, 1995, p. 100

plus précisément une tentative de l'initier et de la maintenir par le moyen d'une sincérité. Ainsi, dans notre étude comparée des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* nous discuterons la question suivante : dans quelle mesure les deux héroïnes sont-elles à la fois innocentes et responsables ?

Daniel Bergez souligne que le texte littéraire est selon « le point de vue thématique » le produit de notre propre expérience :

« Son point de départ est sans doute le rejet de toute conception ludique ou formaliste de la littérature, le refus de considérer un texte littéraire comme un objet dont on épuiserait le sens par une investigation scientifique. L'idée centrale est que la littérature est moins objet de savoir que d'expérience, et que celle-ci est d'essence spirituelle. »<sup>8</sup>

Nous nous inspirerons donc de cet aspect non-dogmatique, c'est-à-dire du fait que la littérature ne peut pas être vue comme un objet scientifique, mais plutôt comme un objet dynamique de découverte. Dans son étude thématique, Jean Starobinski précise qu'il faut absolument que le lecteur trouve ses sensations intérieures :

« Mais ici, au point où se boucle le « cercle herméneutique », c'est encore au sujet historique, au « chercheur » qu'appartient la décision de se déclarer satisfait, ou de poursuivre une compréhension accrue. Car si, au sortir de l'expérience, le monde et la vie de l'interprète n'ont pas trouvé eux-mêmes un accroissement de sens, valait-il la peine de s'y aventurer ? »<sup>9</sup>

Même si nos deux romans ne sont pas des pièces de théâtre, nous voyons que les événements se construisent autour des paroles. Comme il n'y a que la voix des héroïnes que nous entendons sous la forme d'un monologue, ce qu'elles disent devient très important pour notre compréhension du roman épistolaire.

En effet, nos deux romans épistolaires présentent plutôt des expériences directes que des histoires fictives. C'est-à-dire qu'ils n'ont pas pour sujet l'amour malheureux ; ils *sont* l'amour malheureux. Ce phénomène est caractéristique pour le roman épistolaire en tant que tel, comme l'a dit Jean Rousset :

---

<sup>8</sup> Bergez, D., Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire, Paris: Dunod, 1996, p. 86

<sup>9</sup> Starobinski, J., *La relation critique (L'œil vivant, II)*, Paris, Gallimard, 1970 ; ed. revue et augmentée, coll. « Tel », 2001, p. 202

« Il semble qu'avec l'avènement de la forme épistolaire, le romancier, pour la première fois dans l'histoire du roman, renonce au récit; il ne raconte plus, ni ne fait raconter par ses personnages [...]. Ici, l'événement, ce sont les paroles mêmes et l'effet à produire au moyen de ces paroles [...] ».<sup>10</sup>

Autrement dit, le lecteur possède un accès plus direct au thème. Ainsi notre méthode thématique implique plus précisément une étude des rencontres entre deux expériences : la nôtre, en tant que lecteur, et celle des deux épistolaires en question.

Enfin, nous rappellerons ce qui est le plus important. Dans notre mémoire nous discuterons la question suivante : dans quelle mesure les héroïnes des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* sont-elles innocentes ou responsables face à leur propre passion? En nous inspirant de la critique thématique de Jean Starobinski, nous examinerons cette question en profondeur. Nous nous inspirerons plus précisément de la méthode thématique de Jean Starobinski qui procède par l'analyse qui se concentre sur l'expérience personnelle du lecteur et sur l'objet dynamique de découverte. Pour Starobinski, cette méthode se base sur la richesse des réponses que les thèmes dans les différents ouvrages lui proposent : «... la méthode qui m'a le mieux convenue a consisté à ne pas lâcher un motif ou un thème de recherche, et à comparer les réponses que me donne une diversité d'ouvrages pris à témoin.»<sup>11</sup> Si notre étude se limite à deux ouvrages, notre méthode consistera à ne pas abandonner notre thème de recherche, qui est l'innocence ou/et la responsabilité des héroïnes face à la passion. Puisque notre centre d'intérêt est la passion, il faut tout d'abord définir le mot « passion ». Selon *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert une des définitions de ce terme est :

« Les penchants, les inclinations, les désirs & les aversions, poussés à un certain degré de vivacité, joints à une sensation confuse de plaisir ou de douleur, occasionnés ou accompagnés de quelque mouvement irrégulier du sang & des esprits animaux, c'est ce que nous nommons passions. Elles vont jusqu'à ôter tout usage de la liberté, état où l'âme est en quelque manière rendue passive; de - là le nom de passions. »<sup>12</sup> (nous soulignons).

---

<sup>10</sup> Rousset, J., « Une forme littéraire : le roman par lettres », dans *Forme et signification: essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel* (1962), Librairie José Corti, Paris 1969, p. 71

<sup>11</sup> Starobinski, J., interviewé par Gauthier Ambrus dans « 50 ans à l'écoute des textes » dans *Le Temps*, 08 février 2014, <http://www.letemps.ch/Page/Uuid/95b9f36c-8f40-11e3-90e5-c97667edb48d|4> (Consulté le 11.05.2014)

<sup>12</sup> *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.11:176.encyclopedie0513.1362693> (Consulté le 11.05.2014)

Autrement dit, les passions peuvent s'attacher au plaisir comme à la douleur, et elles peuvent exister à plusieurs degrés. Puisque notre étude discutera l'innocence des deux héroïnes passionnées, il importe surtout de noter le lien souligné ci-dessus entre passion et passivité (manque de « tout usage de la liberté »). Mariane et Fanni sont-elles passionnées jusqu'à perdre « tout usage » de leur liberté ? Telle sera notre question à travers toute notre étude des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd*.

## II) La fonction des lettres

La lettre était un moyen de communication indispensable aux XVII et XVIIIe siècles, comme le dit Joan Hinde Stewart :

« The literary vogue reflects one of the real preoccupations of the era: at that time letters were a far more important means of communication than today, because people depended on the mails not only for news about friends and relatives, but also for information about the latest public developments. »<sup>13</sup>

Susan Lee Carrell souligne aussi cet aspect, et elle dit qu'il y a un lien fort entre la thématique de la solitude et la forme épistolaire : « Et cette solitude de l'acte d'écriture, à son tour, symbolise une solitude morale, car la séparation physique de la femme et de son interlocuteur représente aussi la séparation psychologique qui résultera de l'échec de la tentative de dialogue que sont des lettres. »<sup>14</sup> L'écriture n'est pas seulement une action pour Mariane et Fanni, mais c'est également un moyen de donner du sens à leur vie. Et le fait d'écrire peut selon Carrell, être considéré comme une tentative de se libérer et de devenir plus puissante.

Lee Carrell explique dans l'introduction de son œuvre *Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire* (1982) que l'intention de la lettre est de créer une communication, autrement dit un échange entre les interlocuteurs qui leur permet de communiquer sans obstacles :

« Emblématique de l'absence, la lettre est le signe, au niveau concret de la situation d'écriture, de la solitude de celui qui l'écrit, car la lettre n'existe qu'en fonction de la distance temporelle et spatiale qui sépare les interlocuteurs : l'abolition de ces intervalles abolit la lettre, en lui substituant le contact direct et immédiat du dialogue oral. »<sup>15</sup>

Quelle fonction la lettre joue-t-elle dans nos romans épistolaires ? Les héroïnes vivent dans un monde romanesque où règne la passion ; les sentiments les débordent, et c'est pour cela qu'elles ont besoin d'écrire, autrement dit pour se consoler et pour analyser la situation : « Mme Riccoboni uses the genre in much the same way as these novelists: her protagonists, like those of her predecessors, are young women involved in difficult romantic situations who

---

<sup>13</sup> Stewart, op.cit., p. 36

<sup>14</sup> Carrell, S. L., *Le Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire*. Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1982, p. 39

<sup>15</sup> Carrell, op.cit., p. 11

seek consolation in repetition and analysis of their sentiments. »<sup>16</sup> Par contre, on peut se demander si l'écriture devient une thérapie libératrice capable de guérir Mariane et Fanni, ou si au contraire, elle les entraîne dans un cercle vicieux qui les fait sombrer davantage dans leur démente.

L'idée essentielle de Stewart, que nous partageons, est que l'écriture n'est pas seulement un moyen d'expression de la passion, mais un acte qui la fait exister.<sup>17</sup> Comme les lettres de Fanni, les lettres de Mariane peuvent être caractérisées par l'obsession de plus en plus forte. Cette addiction à la passion revient comme un fil rouge tout au long du roman. Nous pouvons remarquer cette obsession par exemple dans ce passage des *Lettres Portugaises* : « ...j'avais résolu de l'écrire d'une manière à vous la faire recevoir sans dégoût : mais elle est trop extravagante, il faut la finir. Hélas ! il n'est pas en mon pouvoir de m'y résoudre, il me semble que je vous parle, quand je vous écris, et que m'êtes un peu plus présent. » (sic.)<sup>18</sup> Dans cet extrait, Mariane n'arrive pas à terminer sa lettre, et elle dit qu'il lui semble qu'elle parle à son amant pour pouvoir effacer la distance entre eux. Nous pouvons accorder une importance particulière aux mots « il n'est pas en mon pouvoir » puisqu'ils démontrent que Mariane se trouve innocente, et qu'elle se comporte comme si elle est dominée ou dirigée par quelqu'un.

L'écriture fait exister la passion aussi dans les lettres de Fanni qui semble écrire pour combler le vide. Par exemple, les lettres XLVI et XLVII nous montrent parfaitement que Fanni se remet à écrire des lettres à Alfred le même jour. Elle ne fait que penser à lui dès le matin jusqu'au soir. C'est alors ainsi que son écriture nourrit la passion. Ce qui est commun pour Fanni et pour Mariane, c'est qu'elles sont complètement absorbées par une écriture qui fait vivre la passion. De telle manière, leur volonté d'écrire démontre par excellence que les héroïnes sont responsables de leur passion.

La question qu'il faut aborder dans ce contexte est la suivante : les protagonistes réussissent-elles vraiment à établir un dialogue avec les hommes dont elles désirent être aimées ? En lisant les *Lettres Portugaises*, nous observons que Mariane ne réussit pas à convaincre son amoureux à lui répondre, tandis que Fanni dans les *Lettres de Fanni Butlerd* le réussit mieux malgré ses difficultés. En réalité, leurs nombreuses tentatives ne témoignent que d'un échec successif. Nathalie Kremer met en évidence que la fonction des lettres pour Fanni n'est pas celle de la communication, mais plutôt celle de l'imagination et de la création : « La

---

<sup>16</sup> Stewart, op.cit., p. 37

<sup>17</sup> Ibid., p. 58

<sup>18</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 96

lettre, ici, est une source d'illusion, un moyen de rêver : elle sert moins l'échange que le repli sur soi en formant un tremplin pour l'imagination. »<sup>19</sup> Le discours dans les deux romans épistolaires peut donc être considéré comme un *dialogue virtuel* qui ne se réalise pas en vérité, comme le précise Susan Lee Carrell : « Le discours, c'est le *dialogue virtuel* d'une personne qui s'adresse à autrui, et qui reconstitue une présence. »<sup>20</sup>

Par la suite, il faut illustrer ce besoin d'écrire pour soi-même d'une phrase de Fanni : « [...] j'écris pour écrire. »<sup>21</sup> Ceci est le cas également pour Mariane lorsqu'elle nous révèle qu'elle écrit plutôt pour son propre plaisir : « [...] j'écris plus pour moi que pour vous [...] »<sup>22</sup> Comme le précise Nathalie Kremer : « C'est donc moins l'absence de l'amant qui crée la lettre, que la lettre qui abolit l'amant. Dans les *Lettres de Fanni Butlerd*, la lettre prend une telle importance qu'elle en vient à fonctionner comme un substitut de l'amant. »<sup>23</sup> Les passages de substitution sont donc nombreux dans les deux correspondances.

La passion dans les romans épistolaires de Guilleragues et de Madame Riccoboni peut être caractérisée comme une passion vive où les personnages pour lesquels les héroïnes ressentent des émotions fortes sont souvent remplacés par des substituts comme des portraits. Le substitut essentiel ici est la lettre. Cet objet relativement quotidien à l'époque joue un rôle significatif dans le roman épistolaire :

« Letters have such a capital importance for Fanni that in some respects the paper seems to replace its writer. The eventual result of dealing with the letter rather than with the lover is the personification of the former; letters gain an existence of their own, independent of their creator. »<sup>24</sup>

On pourrait citer un de nombreux exemples du roman de Madame Riccoboni, *Lettres de Fanni Butlerd* où la lettre semble plus chère à Fanni que son amoureux, Alfred : « Je mets la lettre dans mon sein, & puis je la reprends, & puis je la baise mille fois. »<sup>25</sup> Quant à la lettre comme substitution, on peut aussi se référer à ce passage tiré du roman de Guilleragues : « Adieu, je ne puis quitter ce papier, il tombera entre vos mains, je voudrais bien avoir le même bonheur: hélas! insensée que je suis, je m'aperçois bien que cela n'est pas possible. »<sup>26</sup>

---

<sup>19</sup> Kremer, op.cit., p. 116

<sup>20</sup> Carrell, op.cit., p. 12

<sup>21</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XL, p. 207

<sup>22</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 97

<sup>23</sup> Kremer, op.cit., p. 117

<sup>24</sup> Stewart, op.cit., p. 67

<sup>25</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XLVII, p. 212

<sup>26</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 78

Comme nous voyons dans cet extrait des *Lettres Portugaises*, la lettre est presque devenue un objet de substitution. Il y a aussi un passage de substitution dans les *Lettres de Fanni Butlerd*, mais ici la lettre apparaît presque comme une rivale d'Alfred : « Que votre lettre est tendre ! qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je l'aime ... Je l'aime mieux que vous ; je vous quitte pour la relire. »<sup>27</sup>

La lettre apparaît donc souvent comme un substitut, voire comme une rivale d'Alfred et de l'officier. Parfois, le portrait des amoureux remplace les hommes, comme dans ces deux exemples : « Adieu, mon aimable, mon cher, mon bien-aimé Alfred : je vais dormir, et toujours avec ce portrait qui ne dit pas un mot : pourtant il me regarde comme s'il avait quelque chose à me dire. »<sup>28</sup>, « [...] je regarde sans cesse votre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie. »<sup>29</sup> et « [...] j'ai relu cent fois votre lettre, je l'ai baisée mille ; j'ai fait les plus tendres caresses à votre portrait ; n'ai-je pas rempli tous les devoirs d'une maîtresse sensible ? »<sup>30</sup> Chaque fois que Fanni choisit un objet de substitution, la valeur du substitut devient de plus en plus importante. Pourquoi les héroïnes s'occupent-elles plus de lettres ou de portraits que de leurs amoureux ? Ce fait ne témoigne-t-il pas du caractère narcissique de Fanni et de Mariane ? Car les objets tels que la lettre et le portrait impliquent une dimension esthétique : ils sont utilisés souvent comme une source de plaisir, de joie et de souvenirs pour leur propriétaire. Au fond, ces objets ne sont que des représentations des personnes aimées.

Nathalie Kremer souligne par contre qu'il y a une différence entre la fonction de la lettre et le portrait : « La lettre est médiatrice naturelle des sentiments, elle les exprime et les rend vivants, tandis que le portrait est immuable et insensible : il ne fait que ressembler à l'amant. »<sup>31</sup> La lettre est donc liée à la vie sentimentale et à l'expression, tandis que le portrait ne possède pas le côté sentimental. La fonction des lettres est donc celle de raconter, de s'exprimer, même si les deux jouent le rôle de substitut. Ainsi, les héroïnes accordent beaucoup plus d'importance aux objets qu'à leurs amoureux en oubliant de lutter contre la passion qui les perturbe, et de telle manière elles créent leur propre malheur. La fonction des lettres dans *Les Lettres Portugaises* et dans *Les Lettres de Fanni Butlerd* n'est donc pas vraiment celle de communiquer avec son destinataire, mais plutôt de cultiver la passion des héroïnes, celle qui par la suite nourrit leur écriture.

---

<sup>27</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XII, p. 189

<sup>28</sup> Ibid, Lettre LXVII, p. 229

<sup>29</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 82

<sup>30</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXXIX, p. 250

<sup>31</sup> Kremer, N., op.cit., p. 118

### III) L'écriture comme passion

Si nous analysons les lettres des deux héroïnes, nous découvrons que leurs pensées se tournent constamment vers le même sujet : l'écriture. Dans un passage tiré de la troisième lettre des *Lettres Portugaises*, Mariane est obsédée par le fait de s'exprimer. A la fin de sa lettre, elle répète le mot « Adieu » cinq fois sans avoir envie de laisser sa plume. La dernière phrase indique également que Mariane est trop faible pour se libérer de la passion qu'elle sent pour son amoureux. L'acte de l'écriture l'enferme encore plus, et elle n'est plus consciente de sa vie :

« Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu... Adieu, promettez-moi de me regretter tendrement... Adieu encore une fois, je vous écris des lettres trop longues... Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis... Adieu, ma passion augmente à chaque moment. Ah ! que j'ai de choses à vous dire ! »<sup>32</sup>

Pour Fanni dans les *Lettres de Fanni Butlerd*, l'écriture devient aussi quelque chose d'inférieur, dont elle ne peut sortir :

« J'écris pour calmer mon impatience, adoucir l'attente, vous prouver que mon cœur est sans cesse occupé de vous : j'écris pour écrire. Mon amant fait bien mieux ; il écrit pour peindre, enchanter : c'est toujours un tableau riant que sa plume dessine ». <sup>33</sup>

Ce passage nous montre qu'Alfred, dont Fanni est amoureuse, écrit parce que son intention est de créer, et ainsi de s'amuser. Elle le souligne même en disant que ses lettres contiennent « l'esprit, l'amour et la variété ». Donc nous pouvons constater qu'il est beaucoup plus éloquent. Fanni, au contraire, elle « écrit pour écrire » ; c'est-à-dire qu'elle reste toujours dans sa routine quotidienne, en écrivant par automatisme à son amoureux, complètement folle, aveuglée par sa passion. On a l'impression que pour elle, l'acte de l'écriture demeure le seul but dans sa vie.

Il y a également de nombreux passages dans lesquels nous pouvons observer l'héroïne riccobonienne écrire des lettres sans cesse. Au contraire de Mariane qui n'écrit que cinq longues lettres à travers toute sa correspondance épistolaire, Fanni peut même écrire à son

---

<sup>32</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 87-88

<sup>33</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XL, p. 207

amoureux plusieurs fois par jour. Par exemple, elle écrit une lettre mardi à minuit<sup>34</sup>, et l'héroïne recommence à écrire le même mardi, à quatre heures du matin en soulignant qu'elle l'écrit dans son lit.<sup>35</sup> Fanni est gravement perturbée car elle ne semble même pas avoir envie de dormir. La seule thérapie qui lui permet de se sentir heureuse est donc celle de l'écriture : « Je ne saurais dormir ; je reprends la plume, et c'est avec plaisir que je la reprends. Je sens toujours du regret en finissant une lettre. Cesser de t'écrire, c'est te quitter comme tu le dis. »<sup>36</sup>

Dans son livre sur le roman épistolaire, Frédéric Calas met en évidence que la lettre est action, et qu'elle a une capacité de produire un effet fort chez son destinataire :

« La visée pragmatique de la lettre est contenue dans le « désir » qui anime le sujet épistolaire, désir d'agir sur l'autre, de faire qu'il aime en retour, de faire qu'il revienne. La lettre est action, tout comme la parole est action. La lettre vise à influencer le destinataire afin de créer un état nouveau. »<sup>37</sup>

Selon Calas, grâce à cet aspect pragmatique, la lettre possède donc beaucoup de pouvoir dans la mesure où elle peut agir sur le lecteur :

« La lettre, instrument de la narration, est aussi instrument de l'action. La dimension pragmatique de la lettre, qui n'a de sens que si elle est adressée à quelqu'un, apparaît pleinement ici. Car la lettre ne contient pas seulement un récit, une confidence, elle est aussi un discours destiné à agir sur autrui, à provoquer une réponse ou une réaction. »<sup>38</sup>

Calas souligne le fait que la fin de la correspondance des *Lettres Portugaises* marque que son héroïne décide d'arrêter son écriture parce qu'elle comprend enfin que le fait d'écrire ne l'aidera pas de retourner son amoureux et parce qu'elle risque plutôt de s'enfermer encore plus dans ses répétitions :

« Les lettres portugaises s'achèvent sur la douloureuse décision de Mariane de ne plus écrire puisque ses lettres ne servent qu'à l'épanchement de son propre discours et non à ramener l'amant. Elle court donc le risque de s'enfermer dans la répétition. »<sup>39</sup>

---

<sup>34</sup> Ibid, Lettre LXXV, p. 235

<sup>35</sup> Ibid, Lettre LXXVI, p. 237

<sup>36</sup> Ibid.

<sup>37</sup> Calas, F., *Le Roman Épistolaire*, Éditions Nathan, Paris, 1996, p. 16

<sup>38</sup> Ibid, p. 23

<sup>39</sup> Ibid, p. 75

Nous voyons pourtant que par exemple Mariane n'est pas si inconsciente de ce qu'elle écrit. Au bout d'un moment elle se rend compte du fait que son vrai problème est plutôt l'acte de l'écriture à laquelle elle est tant fidèle : « Ah ! j'en meurs de honte : mon désespoir n'est donc que dans mes lettres ? »<sup>40</sup> Malgré cette lucidité, l'héroïne n'arrive pas à laisser sa plume, et elle continue à écrire de nombreuses lettres à son amant, pour cultiver ainsi une passion qui semble séparée de la personne aimée.

---

<sup>40</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 86

#### IV) L'expérience confuse de l'absence d'un amant

Nous pouvons constater que les deux héroïnes, Mariane et Fanni, seront probablement incapables de sortir de cette addiction à écrire car elles sont tellement aveuglées par la passion qui nourrit leurs âmes. Elles trouvent du plaisir dans la souffrance, même si elles sont profondément malheureuses. Une question qui se pose alors : Mariane et Fanni sont-elles réellement amoureuses de ces hommes auxquels elles consacrent la plupart de leurs vies en écrivant sans cesse tous les jours ? Les thèmes de la trahison et de l'absence sont des fils rouges à travers les deux romans, qui se présentent déjà à partir des premières pages :

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance. Ah ! malheureux ! tu as été trahi, et tu m'as trahie par des espérances trompeuses. Une passion sur laquelle tu avais fait tant de projets de plaisirs, ne te cause présentement qu'un mortel désespoir, qui ne peut être comparé qu'à la cruauté de l'absence qui le cause. Quoi ? cette absence, à laquelle ma douleur, tout ingénieuse qu'elle est, ne peut donner un nom assez funeste, me privera donc pour toujours de regarder ces yeux dans lesquels je voyais tant d'amour, et qui me faisaient connaître des mouvements qui me comblaient de joie, qui me tenaient lieu de toutes choses, et qui enfin me suffisaient ? »<sup>41</sup>

« Mais quelle fantaisie vous porte à m'aimer, à vous efforcer de me plaire ? Pourquoi me préférer à tant d'autres femmes, qui désirent peut-être de vous inspirer le sentiment que vous croyez ressentir pour moi ? Vous dérangez tous mes projets, vous détruisez le plan du reste de ma vie : une foule d'idées m'embarrassent et m'affligent ; mon cœur adopte toutes celles qui vous sont favorables. »<sup>42</sup>

Nous voyons que les deux romans épistolaires sont construits autour de structures complètement opposées. Afin de peindre un tableau émouvant, les épistolières s'amuse à jouer avec les contrastes pour toucher l'homme aimé. Un des contrastes importants tout au long des *Lettres Portugaises* et *Lettres de Fanni Butlerd* est l'opposition des structures « absence / présence ». Lorsqu'on étudie les deux œuvres, on découvre que ce sont les hommes qui sont normalement décrits comme absents, tandis que les femmes y apparaissent comme présentes. Ce qui en témoigne, c'est surtout la présence de mots négatifs ou d'expressions reflétant les reproches (« inconstant »,<sup>43</sup> « insensible à toutes mes caresses »,<sup>44</sup>

---

<sup>41</sup> Ibid., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 75

<sup>42</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre IV, p. 184-185

<sup>43</sup> Ibid, Lettre XXIX, p. 200

<sup>44</sup> Ibid, Lettre LII, p. 216

« coupable »<sup>45</sup>) qui nous révèle les caractères de l'officier et de Milord Charles Alfred, et au contraire, le vocabulaire des mots qui souligne l'état malheureux de Mariane et de Fanni (« infortunée »,<sup>46</sup> « malheureuse »,<sup>47</sup> « triste »<sup>48</sup>). Ce qui souligne l'opposition de la structure absence-présence tout au long des lettres est le contraste entre le passé et le présent, comme nous l'explique Susan Lee Carrell : « [...] un passé qui offrait du bonheur, un présent qui est celui de l'absence et de l'abandon. »<sup>49</sup> Catherine Astbury précise qu'il existe une polarisation entre l'homme et la femme. Selon elle, le fait qu'ils réagissent de manière différente se trouve dans la nature de deux sexes :

« La polarisation entre la façon dont Fanni aime et le comportement d'Alfred, qui croit qu'une passion est inutile si la femme ne cède pas au désir, révèle qu'hommes et femmes n'aiment pas de la même façon. Le personnage d'Alfred étant peu développé, l'écrivaine ne nous encourage pas à le comprendre : son but est plutôt de souligner le coût émotionnel des comportements inconséquents pour les femmes qui se voient trahies et trompées. »<sup>50</sup>

Pourtant, c'est toujours au lecteur de juger selon son expérience personnelle si ce but a toujours une valeur. Le lecteur d'autrefois et le lecteur d'aujourd'hui ne vont pas forcément en penser la même chose. Car le rôle des femmes a énormément changé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est vrai, comme le dit Astbury, que l'intention des épistolières est souvent d'instruire les lectrices pour éviter qu'elles tombent dans les pièges de la passion. C'est-à-dire qu'il faut se méfier des dangers qui se cachent partout. En bref, les lettres de Mariane et Fanni semblent destinées à être de bons exemples d'éducation sentimentale.

Dans plusieurs passages des romans nous pouvons remarquer que les héroïnes s'accusent elles-mêmes ou qu'elles se sentent coupables. « Je vous ai trompé » et « Je vous ai trahi »<sup>51</sup> écrit Mariane dans sa troisième lettre. En réalité, nous savons bien que ce n'est pas elle qui l'a fait, mais que c'est l'officier qui l'a trahie. Par la suite, elle lui demande de la

---

<sup>45</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 94

<sup>46</sup> Ibid, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 76

<sup>47</sup> Ibid, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 78

<sup>48</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XIX, p. 193

<sup>49</sup> Carrell, S. L., *Le Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire*. Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1982, p. 51

<sup>50</sup> Astbury, C. , « Les personnages masculins dans les romans de Mme Riccoboni » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Éditions Peeters, Louvain – Paris – Dudley, MA 2007, p. 33

<sup>51</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 87

punir : « Traitez-moi sévèrement ! »<sup>52</sup>. Peut-être invente-elle ceci pour faire avancer son écriture ? Le discours de Fanni tend également vers l'absurde lorsqu'elle commence parfois à s'excuser : « Vous m'avez dit, vous ne deviez pas me dire, je ne croyais pas, il fallait penser, je ne méritais pas, je suis piquée, touchée, fâchée, je sais bien comment vous faites pour m'impatienter... Allons, vite, pardonnez-moi, sans me laisser abaisser à vous en prier [...] »<sup>53</sup> Fanni tout comme Mariane confond l'imagination avec la réalité, ce qui les perturbe et qui les rend confuses toutes les deux.

---

<sup>52</sup> Ibid.

<sup>53</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXIV, p. 235

## V) L'isolation forcée et l'isolation volontaire

Pour comparer les deux romans, il faut remarquer les conditions dans lesquelles les deux héroïnes vivent. Dès les premières pages des *Lettres Portugaises*, nous savons que Mariane est une religieuse qui se trouve enfermée au couvent : « S'il m'était possible de sortir de ce malheureux cloître, je n'attendrais pas en Portugal l'effet de vos promesses : j'irais, sans garder aucune mesure, vous chercher, vous suivre, et vous aimer par tout le monde. »<sup>54</sup>

Frédéric Calas souligne le fait que le couvent est normalement un lieu qui symbolise tout ce qui est lié à la méditation :

« Le couvent apparaît souvent en littérature comme lieu de retraite privilégiant la réflexion, le recueillement. La solitude, le calme permettent de réfléchir sur soi et le monastère est un cadre propice à la naissance du récit autobiographique »<sup>55</sup>.

Cependant, dans *Les Lettres Portugaises* le couvent est tout d'abord un lieu d'enfermement. Le cloître n'a plus de valeur positive, au contraire il signifie quelque chose de négatif, ce que Calas met également en évidence : « Or, ici, le cloître fonctionne autrement : il est prison, barrière, obstacle. »<sup>56</sup> Par contre, il est pareillement un endroit illusoire, voire un moyen qui l'aide à échapper de la réalité. Par exemple, lorsque Mariane évoque la scène du balcon, elle révèle son caractère romanesque et imaginaire :

« Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmait, et j'étais sur ce balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse : il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi, je m'imaginai que, lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux, et j'admirasse votre adresse et votre bonne grâce, lorsque vous poussiez votre cheval ; j'étais surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile... »<sup>57</sup>

Juste avant ce passage elle dit également qu'une femme dont le nom est Dona Brites l'a fait sortir au balcon, mais en réalité, elle lui a fait du mal car cet endroit l'a fait penser au jour où Mariane a rencontré le chevalier. Contrairement à Mariane, Fanni se trouve dans sa chambre lorsqu'elle écrit à Alfred : « Ma chambre est un pays étranger pour moi : je ne vous y ai

---

<sup>54</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 77

<sup>55</sup> Calas, F., op.cit., p. 73-74

<sup>56</sup> Ibid, p. 74

<sup>57</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 93

jamais vu. Ici tout est vif, tout est riant, tout a reçu l'empreinte chérie : ce cabinet est mon univers. »<sup>58</sup> La chambre de l'héroïne joue également un rôle négatif car il s'agit de l'espace cloisonné duquel elle n'échappe pas. Comme elle le dit dans sa lettre, c'est un endroit qui lui permet de rêver, de s'imaginer des choses. Elle est donc une rêveuse, exactement comme Mariane, qui invente des choses en écrivant. Nathalie Kremer souligne l'aspect de l'enfermement en faveur de l'imagination, ce qui est le cas pour Fanni et pour Mariane :

« La vie intérieure de la jeune femme, nourrie par son imagination et ses sentiments, est pour elle bien plus puissante que la présence corporelle de l'amant après sa longue absence, les caresses de celui-ci sont vaines devant les sentiments agités qu'elle éprouve. »<sup>59</sup>

Mais Fanni va peut-être encore plus loin dans ses rêveries que Mariane car elle s' imagine des choses incroyables, comme si elles étaient tirées d'aventures. Un bon exemple est ce passage dans lequel l'héroïne parle d'un anneau magique qui selon elle va la rendre invisible, et grâce auquel elle aura la possibilité de se déplacer jusqu'à son amoureux : « Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me le donne, je l'ai, je le mets à mon doigt, je suis invisible, je pars, j'arrive... où ? devinez... dans votre chambre : j'attends votre retour, j'assiste à votre toilette de nuit, même à votre coucher. »<sup>60</sup> Cette histoire fait penser à une aventure, et elle apparaît bien évidemment comme peu probable au lecteur dans la mesure qu'elle est peu réaliste.

Le fait que Fanni précise au début de la même lettre qu'elle ne dort pas, mais qu'elle est éveillée, souligne parfaitement qu'elle se trouve dans le monde imaginaire : « Vous croyez que je dors peut-être ; j'ai bien autre chose à faire vraiment. On ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus... je ne sais quoi. »<sup>61</sup> Ensuite elle explique que malgré tout, elle ne veut pourtant pas posséder cet anneau magique parce qu'elle « craindrait d'en faire trop d'usage ». <sup>62</sup> Mais en réalité, Fanni croit que si elle le possédait, elle n'aurait pas l'option de souffrir et ainsi de se contenter de l'amour malheureux qui l'inspire si énormément, ce qu'elle explique dans la phrase suivante :

---

<sup>58</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XXI, p. 195

<sup>59</sup> Kremer, N., op.cit., p. 113

<sup>60</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XXV, p. 197

<sup>61</sup> Ibid.

<sup>62</sup> Ibid.

« Le désir est dans notre cœur une source de bien où nous puisons indiscrètement : elle nous paraît intarissable ; et lorsqu'elle est finie, nous nous apercevons avec regret que nous pouvions la ménager. Si j'avais la facilité de ne jamais m'éloigner de vous, je perdrais le plaisir de vous souhaiter, de vous attendre, et peut-être celui de vous plaire.»<sup>63</sup>

Le plaisir dans la souffrance est donc un mot clé dans la pensée de Fanni. Elle trouve tellement de joie dans son état malheureux, qu'elle peut être considérée comme masochiste. Mais puisque Fanni se trouve dans sa chambre et pas dans un cloître comme Mariane, il n'y a à priori rien qui semble empêcher Fanni de sortir. C'est donc possible de constater que Mariane est véritablement enfermée tandis que Fanni est plutôt volontairement isolée. Nous observons par exemple que Fanni sort de temps en temps de sa chambre. Dans une promenade qu'elle fait, elle évoque le jour avant d'écrire cette lettre :

« Ces jardins si beaux, où je me promenais hier, ne m'ont présenté que votre idée : je cherchais vos traits sur ces marbres que l'art a rendus presque parlants : ce qui s'offrait à mes regards, les fixait seulement quand je croyais y trouver une sorte de ressemblance avec vous. Le chant de mille oiseaux dont les amours devançant la saison, cette superbe solitude, je ne sais quelle douceur répandue dans l'air, m'ont fait rêver, soupirer, songer à vous [...] »<sup>64</sup>

Ce passage montre que Fanni a tous les moyens pour sortir de son état malheureux : elle a la liberté de se promener dans les jardins en profitant de la belle nature autour d'elle. Mais à chaque fois qu'elle évoque tout ce qu'elle voit, il y a le souvenir d'Alfred qui l'empêche de profiter de la vie et que la joie se trouve autant dans le paysage harmonieux que dans une relation idéaliste. En outre, nous avons l'impression qu'elle cherche à accuser quelqu'un afin de ne pas se sentir coupable. D'abord, elle dit que le fait qu'il existe un désir fort en nous, c'est une conséquence du printemps :

« Réellement, mon cher Alfred, ces premiers jours du printemps animent les passions, les rendent plus vives, plus flatteuses. Cette secrète intelligence, cette admirable harmonie qui unit, entretient, renouvelle tous les êtres, semble devenir plus sensible ; elle émeut notre cœur, nous porte à réfléchir, éveille en nous un désir indéterminé, et nous avertit de chercher un bien qui nous manque. »<sup>65</sup>

---

<sup>63</sup> Ibid.

<sup>64</sup> Ibid, Lettre XXVII, p. 198

<sup>65</sup> Ibid.

Fanni souligne également le fait qu'elle ne sorte pas lorsqu'elle dit : « Il faut sortir pourtant ; mais que m'importe ? »<sup>66</sup> Cette citation montre qu'elle est consciente de son propre malheur, mais elle refuse de changer sa vie en s'enfermant. L'héroïne souligne son enfermement de nouveau dans le passage suivant et elle précise qu'elle y trouve un plaisir :

« Je me plais à rester seule, à m'enfermer avec vous, à sortir du tumulte des idées indifférentes, pour rentrer dans celles qui me sont chères. Vos lettres que j'aime tant à relire, me font découvrir dans mon cœur une source de tendresse que je n'y avais jamais aperçue. »<sup>67</sup>

Fanni comprend finalement que son désespoir se trouve en elle-même en faisant référence à l'amour : « Ah, ce bien est l'amour ! quel autre peut lui être comparé ! Hélas ! ce bien, je l'ai trouvé ! pourquoi ne puis-je oublier qu'il est souvent la source des peines les plus amères ! »<sup>68</sup>

Il est important de remarquer qu'elle observe l'amour comme la source « des peines les plus amères » en culpabilisant le printemps d'être l'origine de sa passion. À la fin de sa lettre, Fanni accuse les dieux d'être sourds et explique que s'ils l'avaient entendu, elle aurait été sauvée du malheur. Ainsi en laissant toute la responsabilité au destin, au ciel et au jeu du hasard, elle rejette sa responsabilité et se dévoile comme une femme innocente.

« J'oublie des serments indiscrets, ou je me dis comme les athées, « les dieux sont sourds [...] »

« Ah ! s'ils m'avaient entendue, s'ils me punissaient, si vous cessiez de m'aimer, si je vous perdais ! »<sup>69</sup> Le fait que Fanni se sert du mot « punir » lorsqu'elle parle dans cet extrait des dieux, peut être une trace de la culpabilité qu'elle ressent et du besoin d'être punie.

Le fait que Fanni essaie de trouver les arguments pour se justifier, peut signifier qu'elle ne veut pas prendre la responsabilité de son malheur.

Dans la cinquième lettre des *Lettres portugaises*, Mariane explique ainsi pourquoi il faut aimer les religieuses : « [...] rien ne les empêche de penser incessamment à leur passion, elles ne sont point détournées par mille choses qui dissipent et qui occupent dans le monde [...] »<sup>70</sup> En bas de la page, elle écrit : « [...] je connais trop bien mon destin pour tâcher à le surmonter [...] »<sup>71</sup> Quand Mariane dans ce passage fait référence au destin, cela fait penser au fait qu'elle est innocente. Mais son écriture, n'est-elle pas un moyen de défier son destin afin d'être aimée par l'homme qui l'a abandonnée ? Mariane ne semble pas vouloir se faire aimer

---

<sup>66</sup> Ibid, Lettre XLVII, p. 211

<sup>67</sup> Ibid, Lettre LXXI, 231-232

<sup>68</sup> Ibid, Lettre XXVII, p. 199

<sup>69</sup> Ibid.

<sup>70</sup> Guilleragues, op.cit., 5<sup>ème</sup> lettre, p. 102

<sup>71</sup> Ibid.

par un raisonnement froid, mais elle admet qu'elle a essayé d'autres moyens sans résultat : « Mais je ne prétends pas vous prouver par de bonnes raisons que vous deviez m'aimer ; ce sont de très méchants moyens, et j'en ai employé de beaucoup meilleurs moyens qui ne m'ont pas réussi [...] »<sup>72</sup> Le renvoi au destin est assez courant dans les lettres de Mariane. N'est-il pas plutôt une tentative de masquer sa culpabilité ? Mariane est donc un personnage qui se voit comme une pauvre femme innocente :

« Mais je ne vous demande pardon : je ne vous impute rien ; je ne suis pas en état de penser à ma vengeance, et j'accuse seulement la rigueur de mon destin. Il me semble qu'en nous séparant, il nous a fait tout le mal que nous pouvions craindre ; il ne saurait séparer nos cœurs ; l'amour, qui est plus puissant que lui, les a unis pour toute notre vie. »<sup>73</sup>

Mariane se demande aussi pourquoi elle n'est pas née dans un autre pays et elle accuse son destin de nouveau : « Que ne suis-je née en un autre pays ? Adieu, pardonnez-moi ! je n'ose plus vous prier de m'aimer ; voyez où mon destin m'a réduite ! Adieu. »<sup>74</sup> C'est effectivement un moyen pour l'héroïne de se rappeler qu'elle n'est pas responsable de ce qui se passe dans sa vie ; autrement dit, Mariane considère le destin et les circonstances comme la véritable source de son malheur. Lorsque Mariane accuse l'aveuglement, ce terme semble avoir tout à fait la même fonction que le destin dans les passages précédents puisqu'il masque la responsabilité de Mariane en lui attribuant l'innocence : « J'attribue tout ce malheur à l'aveuglement avec lequel je me suis abandonnée à m'attacher à vous [...] »<sup>75</sup>

Nous pouvons également remarquer la tentative de Mariane de cacher son sentiment de responsabilité à la fin de la correspondance lorsqu'elle accuse les circonstances : « [...] j'étais jeune, j'étais crédule, on m'avait enfermée dans ce couvent depuis mon enfance, je n'avais vu que des gens désagréables, je n'avais jamais entendu les louanges que vous me donniez incessamment [...] »<sup>76</sup> À son avis, c'est sa jeunesse, sa crédulité et son enfermement dans le couvent qui sont les origines de sa souffrance. Pour Mariane, ce type d'excuses n'est qu'un moyen pour faire exister sa passion et pour la cultiver.

Il ne faut donc surtout pas oublier que Mariane est une religieuse. Nous savons effectivement que les relations amoureuses pour les religieuses ont toujours été considérées

---

<sup>72</sup> Ibid.

<sup>73</sup> Ibid, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 78

<sup>74</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 97

<sup>75</sup> Ibid, 2<sup>nde</sup> lettre, p. 80

<sup>76</sup> Ibid, 5<sup>ème</sup> lettre, p. 105

comme un péché, surtout à l'époque ; donc dans cette mesure l'héroïne est véritablement responsable de son malheur. D'un autre côté, on ressent tout de suite une compassion pour elle ; par exemple on peut observer qu'elle fait plus d'effort que Fanni pour sortir de sa situation. Pour l'illustrer, nous apprenons à plusieurs reprises qu'elle a perdu sa réputation parce qu'elle a sacrifié beaucoup de choses pour aimer Alfred : entre autres, Mariane écrit qu'elle a été « exposée à la fureur de ses parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses. »<sup>77</sup> et que « Les religieuses les plus sévères ont pitié de l'état où je suis, il leur donne même quelque considération et quelque ménagement pour moi ; tout le monde est touché de mon amour [...] »<sup>78</sup> C'est à dire qu'elle a raconté son histoire malheureuse de l'amour aux gens qu'elle connaissait, ce qui peut nous témoigner de son désir de sortir de son état désespéré. Cela montre aussi qu'elle est une femme brave qui n'a pas peur de prendre des risques afin d'améliorer sa vie. Le fait que Mariane a pris la parole pour partager ses expériences négatives avec sa famille et les religieuses est déjà un pas vers sa libération, c'est une manière pour elle de s'affranchir.

Lorsqu'il s'agit de Fanni, elle est beaucoup plus enfermée dans son écriture parce que Fanni ne semble pas être très bavarde avec les gens qu'elle connaît bien. L'idée que les héroïnes de Madame Riccoboni sont silencieuses fait penser aux religieuses, ce que souligne Colette Cazenobe : « [...] toutes aiment se réserver des moments de silence et de solitude, ce qui semble la dimension religieuse de ces femmes sans dévotion. »<sup>79</sup> Pour en donner un bon exemple de *Lettres de Fanni Butlerd*, nous pouvons citer ses premières lettres lorsque l'héroïne raconte très peu à son amie, Miss Betzi qui ne sait pas qu'elle éprouve une passion si ardente pour un homme qui l'a fait souffrir : « [...] miss Betzi n'en tient compte et me hait tous les jours un peu plus. »<sup>80</sup>, « Vous ne sauriez croire combien je me reproche cet instant où j'ai pu manquer en secret à l'amitié, et trouver de trop une amie véritable, éprouvée ; une amie que je préfère à tout. Eh ! »<sup>81</sup> ou bien

---

<sup>77</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 86

<sup>78</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 93

<sup>79</sup> Cazenobe, C., *Le féminisme paradoxal de Madame Riccoboni*, *Révue d'Histoire littéraire de la France*, 88<sup>e</sup> Année, No. 1), Paris, Presses Universitaires de France, (Jan. – Feb., 1988), p. 29

<sup>80</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XX, p. 194

<sup>81</sup> Ibid, Lettre XXVIII, p. 199

« Comme j'allais sortir avec Miss Betzi, sir Thomas, le bon, l'aimable sir Thomas, m'apporte une lettre : je le remercie, je le caresse, je lui fais baiser la main de la méchante miss. Je lis cette lettre, je ris, je pleure, je suis contente, attendrie, charmée ; j'embrasse ma chère amie. »<sup>82</sup>

Fanni se trouve véritablement dans ses rêveries au moment de la réception de la lettre d'Alfred. Elle est complètement euphorique et n'en parle pas trop aux autres. Le fait qu'elle n'est pas trop bavarde, montre effectivement qu'elle est responsable de son malheur. En vérité, Fanni rejette l'idée de conversation comme une sorte de thérapie, au contraire de ce que Mariane tente à faire.

Dans un passage de *Lettres de Fanni Butlerd*, Fanni nous révèle pourtant qu'il est probable qu'elle devienne religieuse si Alfred cesse de l'aimer : « Quand mon cher Alfred ne m'aimera plus, disais-je, je me ferai catholique, et j'irai habiter cette maison paisible. »<sup>83</sup> En vérité, le recours de Fanni à la religion n'est qu'un prétexte pour elle de continuer ses lamentations. La suite peut ressembler à une scène de glorification où l'héroïne rend hommage à son amour de manière ardente :

« J'aurai bien du plaisir à me confesser, car je ne parlerai que de mon amant : tous les saints et toutes les saintes qui pareront mon oratoire, auront cette aimable physionomie. Le portrait que je tiens de sa main, placé dans le lieu le plus éminent, sera le patron révérend dans mon simple ermitage : couronné de fleurs, et couvert d'un voile léger, il ne sera vu que de moi ; il sera toujours le dieu de mon cœur. Je lui adresserai des vœux qui ne le toucheront plus : n'importe, je sentirai toujours de la douceur à m'occuper de lui, mais en secret. »<sup>84</sup>

Les détails de décoration comme « couronné de fleurs » et « un voile léger » font penser à l'action de glorifier ; ainsi elle montre à quel excès Fanni l'admire. Elle va même plus loin dans ses réflexions lorsqu'elle dit « qu'il sera toujours le dieu de son cœur », ce qui montre vivement qu'elle essaie de le diviniser. Les tournures comme « il ne sera vu que de moi » et « m'occuper de lui, mais en secret » témoignent d'une héroïne qui a peur de perdre son amoureux qu'il lui est très cher. Mais ces révélations nous expliquent également le fait que Fanni risque de s'enfermer encore plus dans ses pensées parce qu'elle ne veut pas partager avec d'autres ce qu'elle ressent au fond d'elle-même.

Les circonstances sur lesquelles se base l'isolement forcé de Mariane et l'isolement volontaire de Fanni nous révèlent la vraie personnalité des héroïnes. Mariane est la pauvre

---

<sup>82</sup> Ibid, Lettre XLVII, p. 212

<sup>83</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LI, p. 215

<sup>84</sup> Ibid.

femme qui est véritablement enfermée dans le couvent, tandis que Fanni est une femme avec beaucoup de liberté qui sait ce qu'elle fait. Lorsqu'on lit les deux correspondances, on ressent immédiatement la compassion pour Mariane et on se retrouve beaucoup plus en empathie avec cette dernière. Cela semble indiquer que Mariane peut être caractérisée comme une femme innocente et Fanni peut être perçue comme une femme beaucoup plus responsable de sa situation.

## VI) L'admiration et la critique

Plusieurs passages des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* contiennent des reproches, des regrets, des accusations, des excuses. Mais ce qui revient comme un fil rouge tout au long des romans c'est le sentiment d'admiration pour les hommes aimés. Quand Fanni nous dépeint les traits d'Alfred, elle le fait tout en l'idéalisant :

« Tantôt regardant Milord comme un simple ami, j'aime en lui son esprit, sa douceur, l'aménité de son caractère, ses mœurs, sa voix, sa gaieté, ses talents. En songeant qu'il veut être mon amant, je me représente l'agrément de sa figure, la noblesse de son air, l'élégance de sa taille, et cette grâce répandue sur tous ses mouvements. En m'avouant le tendre penchant qui m'attire vers lui, je me rappelle les qualités de son âme, la bonté de son cœur, la générosité, la candeur, l'élévation de tous ses sentiments ; et puis rapprochant ce que j'ai séparé, je vois l'aimable portrait se former sous mes yeux, il m'offre un tout [...] »<sup>85</sup>

Ici elle esquisse les qualités de l'image d'Alfred qu'elle voit et elle accorde une grande importance à rendre son portrait le plus parfait possible. Le fait que Fanni ne remarque pas des rides et d'autres imperfections nous montre qu'elle idéalise beaucoup son amoureux. En vérité, nous savons qu'il n'est pas si idéal que cela. Ce portrait nous est donc présenté sous l'aspect positif de la part d'une Fanni aveuglée par sa propre passion.

Dans certains extraits, Fanni montre plus que l'admiration pour Alfred ; pour elle c'est également important de démontrer sa générosité, ce que nous voyons lorsqu'elle évoque le passage dans lequel Miss Jening lui offre un cadeau :

« On m'apporte un présent le plus agréable du monde ; c'est une corbeille parfumée, remplie de mille bagatelles de France et d'Italie : c'est miss Jening qui me l'envoie. Me voilà ruinée : je ne suis point assez riche pour recevoir ; je suis trop généreuse pour recevoir. Que vais-je lui donner ? cela m'embarrasse : je veux rendre au double. Vous me manquez toujours ; j'aimerais à consulter votre goût dans cette occasion. »<sup>86</sup>

Ce passage évoqué n'est-il qu'un prétexte pour l'héroïne de parler encore une fois d'Alfred et de souligner qu'elle l'aime ? L'héroïne l'assure en quelque sorte de sentiments qu'elle éprouve pour lui en disant qu'elle « aimerait à consulter le goût de son amoureux dans cette occasion ».

---

<sup>85</sup> Ibid, Lettre X, p. 188

<sup>86</sup> Ibid, Lettre LXIX, p. 230

Si nous passons aux *Lettres portugaises* pour étudier le passage dans lequel Mariane décrit le chevalier, nous allons remarquer qu'elle est également obsédée par le fait de regarder le portrait de celui-ci: « [...] je sors le moins qu'il m'est possible de ma chambre, où vous êtes venu tant de fois et je regarde sans cesse votre portrait, qui m'est mille fois plus cher que ma vie. »<sup>87</sup> Ce qui est frappant dans cet extrait, c'est que la description du chevalier contient l'aspect positif et l'aspect négatif. Mariane nous révèle que le portrait lui plaît, mais qu'il lui fait du mal en même temps, ce qui est souligné par l'emploi des deux points : « Il me donne quelque plaisir : mais il me donne aussi bien de la douleur, lorsque je pense que je ne vous reverrai peut-être jamais ; pourquoi faut-il qu'il soit possible que je ne vous verrai peut-être jamais ? »<sup>88</sup> Le fait que Mariane nous le raconte peut être interprété comme une sincérité de la part de l'héroïne. Est-elle peut-être beaucoup plus consciente de sa douleur que Fanni ? Telle est la question qui mérite d'être posée. Fanni est complètement dans la rêverie quand elle écrit à Alfred. Tant elle est dans l'imaginaire qu'elle ne semble même pas croire qu'elle est abandonnée par son amoureux.

À un moment donné, Mariane dit qu'elle a dépassé beaucoup d'obstacles afin d'être avec celui qu'elle aime, qu'elle a sacrifié plusieurs choses et qu'elle a risqué de perdre tout ce qu'elle possédait, ce qui lui donne plus d'innocence :

« J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié : j'ai perdu ma réputation, je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses, et à votre ingratitude, qui me paraît le plus grand de tous les malheurs. »<sup>89</sup>

Ensuite, elle se rend compte qu'elle a été infidèle envers elle-même et elle se demande même si finalement l'amour qu'elle ressent pour le chevalier n'est pas qu'une exagération excessive de son imagination : « Je vis, infidèle que je suis, et je fais autant de choses pour conserver ma vie que pour la perdre. Ah ! j'en meurs de honte : mon désespoir n'est donc que dans mes lettres ? »<sup>90</sup> Nous pouvons alors nous demander si cette passion ardente n'est qu'un jeu pour l'héroïne ?

Pour revenir à la thématique de critique, nous pouvons observer plusieurs passages dans lesquels Mariane et Fanni se vengent de leurs amoureux : « Si quelque hasard vous

---

<sup>87</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 82

<sup>88</sup> Ibid.

<sup>89</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 86

<sup>90</sup> Ibid.

ramenait en ce pays, je vous déclare que je vous livrerai à la vengeance de mes parents. »<sup>91</sup>, « Pensez-vous que nos mains se refusassent à laver dans le sang les outrages que nous recevons, si la bonté de notre cœur n'étouffait en nous le désir de la vengeance ? »<sup>92</sup> Mariane critique son amoureux en soulignant plusieurs fois que ses procédés sont dignes d'un homme malin : « [...] ce procédé est bien plus d'un tyran, attaché à persécuter, que d'un amant, qui ne doit penser qu'à plaire. »<sup>93</sup>, « Votre procédé n'est point d'un honnête homme, il faut que vous ayez eu pour moi l'aversion naturelle, puisque vous ne m'avez pas aimée éperdument [...] »<sup>94</sup>, « [...] votre procédé injuste ne me laisse pas la moindre raison d'en douter, et je dois tout appréhender, puisque vous m'avez abandonnée. »<sup>95</sup> Ce n'est pas uniquement le contenu de ces passages qui nous raconte la vengeance de Mariane et Fanni, mais c'est aussi leur écriture qui en témoigne.<sup>96</sup> Comme le montre Colette Cazenobe, le désir de se venger chez les héroïnes vient de la volonté de se défendre et de permettre aux femmes de s'exprimer librement sans aucune pression : « On ne se venge pas lorsqu'on ne nuit en rien à l'offenseur, estime Fanni Butlerd ; la revanche qu'elle prend consiste à revendiquer sa dignité et le droit à la dignité pour les femmes. »<sup>97</sup> Dans ce sens, les deux héroïnes ne peuvent guère être considérées comme responsables de leur propre malheur parce qu'elles sont presque devenues triomphantes.

---

<sup>91</sup> Ibid, 5<sup>ème</sup> lettre, p. 104

<sup>92</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre CXVI, p. 268

<sup>93</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 91

<sup>94</sup> Ibid, 5<sup>ème</sup> lettre, p. 104

<sup>95</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 94

<sup>96</sup> Jensen, K. A, *Writing Love : Letters, Women, and the Novel in France, 1605-1776*, Southern Illinois, The Board of Trustees, Southern Illinois University, 1995, p.141

<sup>97</sup> Cazenobe, C., op.cit., p. 36

## VII) L'écriture perpétuelle

Ce qui marque la similitude de l'écriture de Mariane et de Fanni, c'est la volonté d'écrire sans interruption. Nombreuses sont les lettres qui s'achèvent par le mot « Adieu ». À la fin de la troisième lettre, Mariane emploie cette formule de salut cinq fois.<sup>98</sup> Pourtant, chaque fois elle semble trouver une excuse pour continuer sa lettre : « Adieu encore une fois, je vous écris des lettres trop longues, je n'ai pas assez d'égard pour vous, je vous en demande pardon [...] », « Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis [...] » ou bien « Ah ! que j'ai de choses à vous dire ! »,<sup>99</sup> Incapable de faire un adieu réel, Marianne montre sa passion pour l'écriture et sa volonté de toujours continuer ses lettres. Une fois elle accuse même l'officier qui doit apporter sa lettre à son amoureux d'être trop pressant : « L'officier qui doit vous porter cette lettre me mande pour la quatrième fois qu'il veut partir ; qu'il est pressant ! il abandonne sans doute quelque malheureuse en ce pays. Adieu, j'ai plus de peine à finir ma lettre, que vous n'en avez eu à me quitter, peut-être, pour toujours. »<sup>100</sup> Ensuite elle se rend compte qu'elle écrit plus pour elle-même que pour le chevalier :

« Vous ne m'écrivez point, je n'ai pu m'empêcher de vous dire encore cela ; je vais recommencer, et l'officier partira ; qu'importe qu'il parte, j'écris plus pour moi que pour vous, je ne cherche qu'à me soulager, aussi bien la longueur de ma lettre vous fera peur, vous ne la lirez point ; qu'est-ce que j'ai fait pour être si malheureuse ? »<sup>101</sup>

Fanni est aussi bavarde que Mariane et comme Mariane, Fanni semble avoir besoin d'une interruption externe pour faire une pause dans son écriture : « Mais on vient m'interrompre... Adieu. »<sup>102</sup>, « Adieu. Je suis forcée à vous laisser. »<sup>103</sup>, « Adieu, mon aimable, mon cher, mon bienaimé Alfred : je vais dormir... »<sup>104</sup> On a l'impression que les deux femmes racontent toute leur vie en décrivant dans le moindre détail leurs actions, leurs pensées et leurs idées. Nous savons bien que le chevalier et Alfred sont indifférents et cela rend le projet des épistoliers pathétique, mais c'est également cette indifférence qui fait avancer le récit.

---

<sup>98</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 87-88

<sup>99</sup> Ibid.

<sup>100</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 96

<sup>101</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 97

<sup>102</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XLV, p. 210

<sup>103</sup> Ibid, Lettre XLIX, p. 213

<sup>104</sup> Ibid, Lettre LXVII, p. 229

Parfois nous observons aussi que le besoin de Fanni de s'immerger dans l'écriture est tellement fort, que l'épistolière semble écrire en spirale même s'il y a des obstacles externes et graves qui l'interrompent : « Moi j'écris toujours, je ne veux pas prendre parti, et je reste tranquille au milieu de l'orage. »<sup>105</sup> Elle explique que même si elle se trouvait dehors pendant l'orage, ce qu'on peut comprendre métaphoriquement comme le plus grand danger, elle continuerait sa lettre. Cet aveu montre par excellence que Fanni est une femme forte prête à tout risquer. Symboliquement, ce passage est effectivement aussi une indication qui fait allusion au féminisme révolutionnaire à l'époque puisque les femmes n'étaient pas égales aux hommes pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme le précise Sylvain Menant, l'écriture a été considérée par de nombreuses épistoliers d'autrefois comme un instrument de défense : « L'écriture a été pour beaucoup d'entre elles un moyen de vivre dans l'indépendance, à une époque où les métiers accessibles aux femmes sont rares en dehors du petit commerce et des emplois subalternes. Elle leur a aussi permis de s'affirmer et d'exprimer un point de vue souvent original. »<sup>106</sup> Autrement dit, c'est une référence au combat pour les droits des femmes. L'écriture perpétuelle peut donc ainsi être considérée comme la lutte continue. Le mot au lecteur qui introduit les *Lettres de Fanni Butlerd* relève que Fanni publie ses lettres pour se venger de son amoureux mais surtout pour immortaliser sa propre passion :

« Le désir de faire admirer son esprit ne l'engage point à publier ses lettres, mais celui d'immortaliser, s'il est possible, une passion qui fit son bonheur, dont les premiers douceurs sont encore présentes à son idée, et dont le souvenir lui sera toujours cher. »<sup>107</sup>

Fanni expulse Alfred de sa vie et elle éternise la passion, ce que précise l'article de Nathalie Kremer : « Par la publication, l'amant est définitivement éliminé, et la passion amoureuse, seule « source de tous les biens », est « immortalisée ». »<sup>108</sup> Mais lorsque l'héroïne publie ses lettres, elle contribue également à la libération des femmes en s'inscrivant dans l'histoire en tant que femme par son écriture. En ce qui concerne l'immortalité, Fanni précise même dans une de ses lettres qu'elle possède cette qualité : « Mon Dieu, que je t'aime ! je t'aimerai toute

---

<sup>105</sup> Ibid, Lettre LXXXVII, p. 248

<sup>106</sup> Menant, S., « La redécouverte d'un écrivain » dans *Mme Riccoboni Romancière, Epistolière, Traductrice*, Herman J., Peeters K. et Pelckmans P., Éditions Peeters, Louvain-Paris-Dudley, MA, 2007, p. 6

<sup>107</sup> Riccoboni, op.cit., *Mistriss Fanni, à un seul lecteur*, p. 183

<sup>108</sup> Kremer, op.cit., p. 120

ma vie ; je t'aimerai après ma mort : oui sans doute, puisque mon âme est immortelle. »<sup>109</sup> De cette manière, elle souligne l'éternité de son écriture et de sa passion.

Mais l'écriture peut aussi être dangereuse. Joan Hinde Stewart met en évidence ce qu'elle appelle «le danger» de l'écriture. Elle insiste sur le fait que lorsqu'une femme écrit, elle cultive ses pensées, ses passions et ses rêves ; elle y pense constamment de telle manière qu'elle devient sa propre prisonnière d'un monde illusoire :

« Letters are dangerous in that they almost inevitably lead a woman to reveal more of herself than she had intended; but the perils of an epistolary commerce do not lie simply in the fact that one's defenses are down when she writes: feelings may in fact be fostered or even brought into existence by the very act of describing them on paper, »<sup>110</sup>

Stewart souligne le fait que les femmes ont une tendance à révéler beaucoup plus qu'elles ne le souhaitent. Ceci est également le cas pour les deux héroïnes, Mariane et Fanni, que nous pouvons caractériser comme trop bavardes. Quand elles se plaignent perpétuellement de leur état désespéré, sans faire aucun effort pour s'en sortir, nous pouvons soupçonner qu'elles cultivent leur amour malheureux.

---

<sup>109</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXXVIII, p. 249

<sup>110</sup> Stewart, J. H., op.cit., p. 64

## VIII) La voix des amants : le confident passif ou actif ?

Les *Lettres Portugaises* et les *Lettres de Fanni Butlerd* évoquent les mêmes sujets : la trahison et l'amour malheureux des femmes abandonnées. Mais quel est le rôle des hommes dans ces histoires ? Est-ce qu'ils sont des confidents passifs ou actifs ?

En ce qui concerne le chevalier dans les *Lettres Portugaises*, il est un personnage qui est complètement passif et absent. Nous l'apprenons de la seconde lettre de Mariane : « [...] mais je suis si éloignée d'être en cet état, que je n'ai pas reçu une seule lettre de vous depuis six mois. »<sup>111</sup> De nombreux passages décrits dans les lettres de Mariane soulignent qu'il ne répond pas à celles-ci : « Je me trouve bien éloignée de tout ce que j'avais prévu : j'espérais que vous m'écrieriez de tous les endroits où vous passeriez, et que vos lettres seraient fort longues [...] »<sup>112</sup>, « Pourquoi en est-il mieux informé, et enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? »<sup>113</sup> et « [...] vos impertinentes protestations d'amitié et les civilités ridicules de votre dernière lettre m'ont fait voir que vous aviez reçu toutes celles que je vous ai écrites, qu'elles n'ont causé dans votre cœur aucun mouvement, et que cependant vous les avez lues. »<sup>114</sup> On a donc l'impression qu'on se trouve dans un monologue intérieur de l'héroïne tout au long du roman où on n'entend que sa voix, ce que la préface des *Lettres de Fanni Butlerd*, écrite par Raymond Trousson, nous explique :

« La plus aisée est celle du roman à une voix, à la manière des *Lettres Portugaises* ou des *Lettres d'une Péruvienne*, pur soliloque, cri dans le vide et d'autant plus pathétique qu'il n'éveille pas d'écho. Le confident demeure passif, muet, simple récepteur qui ne contribue pas à l'action, comme chez Mme de Charrière dans les *Lettres de mistriss Henley* ou les *Lettres écrites de Lausanne*, ou chez Mme de Souza dans *Adèle de Sénange*. »<sup>115</sup>

Au contraire de *Lettres Portugaises* où le chevalier se tait à chaque fois lorsque Mariane lui adresse ses lettres, il est possible de remarquer des passages où Alfred, l'amoureux de Fanni dans les *Lettres de Fanni Butlerd* est présent : « Que votre retour m'a charmée ! »<sup>116</sup>, « Savez-

---

<sup>111</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 80

<sup>112</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 84

<sup>113</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 89

<sup>114</sup> Ibid, 5<sup>ème</sup> lettre, p. 99-100

<sup>115</sup> Trousson, R., Préface à Riccoboni, op.cit., p. XX

<sup>116</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XIV, p. 190

vous bien, mon cher Alfred, que vous m'avez ennuyée ce soir, tout comme un autre ? »<sup>117</sup>, « Quelle nouvelle, mon cher Alfred ! Je suis désolée. Que vais-je devenir ? Ah j'avais bien raison de ne vouloir point aimer ! Quoi, malade, malade à garder le lit ? et je ne puis vous voir, vous donner mes soins ! »<sup>118</sup>, « Hélas ! en vous voyant, en vous écoutant, en lisant vos lettres, je me rassure quelquefois. »<sup>119</sup>, « Vous êtes bien bon, mon cher Alfred, de relire si souvent mes lettres... »<sup>120</sup> ou bien « Oh, que j'aime cette attention aimable qui te fait *tout quitter pour moi*, pour écrire à ta maîtresse, *pour obliger ta chère maîtresse !* »<sup>121</sup> La première citation de Fanni nous révèle le fait qu'il n'y a pas longtemps qu'Alfred a vu l'héroïne. Le témoignage du jour est marqué à droite tout au début de la lettre : mercredi, à minuit. La deuxième citation montre qu'ils se sont rencontrés de nouveau et que Fanni est en train d'écrire sa lettre selon toute probabilité la même soirée lorsqu'ils se sont vus. La lettre est datée de lundi, onze heures du soir. Ensuite, la troisième citation met en évidence qu'Alfred a annulé la rencontre avec Fanni en raison de sa maladie, ce qui rend Fanni malheureuse et qui la pousse à lui écrire une lettre vendredi, à dix heures du matin. Et enfin, la quatrième citation dévoile qu'ils gardent le contact à travers plusieurs méthodes de communication. La préface de Raymond Trousson signale également que les traces de la présence d'Alfred sont à trouver dans les lettres de Fanni, autrement dit qu'ils consistent en petites parties fragmentaires qu'on trouve dans les paroles de l'héroïne :

« Dans certains cas, la réponse existe, même si elle n'est pas donnée, dans les *Lettres de la marquise de M\*\*\*\** de Crébillon ou les *Lettres de Fanni Butlerd* de Madame Riccoboni. Ici le destinataire fantôme s'étoffe un peu, dans la mesure où le narrateur évoque au moins ses réponses, voire en reproduit des fragments. »<sup>122</sup>

À travers trois exemples cités des lettres de Fanni, Trousson nous apprend premièrement que les personnages se rencontrent assez régulièrement. Deuxièmement, nous observons que l'héroïne souffre des crises d'obsession ; les jours de son écriture, lundi, mercredi et dimanche indiquent qu'elle n'est pas capable de rester patiente lorsqu'elle attend chaque fois le rendez-vous avec Alfred. Ainsi se dessine le portrait d'une femme responsable face à sa propre passion.

<sup>117</sup> Ibid, Lettre XVI, p. 191

<sup>118</sup> Ibid, Lettre XVIII, p. 193

<sup>119</sup> Ibid, Lettre XXVII, p. 199

<sup>120</sup> Ibid, Lettre, LXXIII, p. 233

<sup>121</sup> Ibid, Lettre LXXXV, p. 246

<sup>122</sup> Trousson, R., Préface dans Riccoboni, op. cit., p. XX

Lorsqu'il s'agit de Mariane dans les *Lettres Portugaises*, sa correspondance ne contient que cinq lettres et le fait que le chevalier se taise à chaque fois pourrait signifier qu'elle est plus innocente que Fanni malgré toutes ses tentatives de pousser son amoureux de répondre à ses besoins, ses espoirs et ses amours.

Pour terminer ce chapitre, nous pouvons souligner qu'Alfred semble être plus actif que le chevalier de Mariane. L'amoureux de Fanni lui répond à plusieurs reprises tandis que l'homme aimé de Mariane reste totalement muet lors de leur correspondance. Le silence du chevalier peut témoigner de son indifférence à l'égard de l'infortunée Mariane et de ses actions mal intentionnées depuis le début de son projet de séduction. Cette situation désespérée rend peut-être Mariane plus innocente que Fanni car elle est déjà involontairement placée dans une histoire d'amour non-réciproque, elle ne possède aucun espoir et ne bénéficie d'aucune aide extérieure. Fanni, au contraire, espère de la même manière que Marianne à la seule différence que Fanni ne sombre pas dans une solitude totale et se sauve de cet état en publiant ses écrits.

## IX) Les stratégies des héroïnes

Dans ce chapitre nous étudierons les stratégies différentes employées par les héroïnes afin de provoquer une réponse de la part des hommes. Nous pouvons observer que Fanni est assez inventive dans ses procédés. Elle raconte à plusieurs reprises dans ses lettres qu'elle en a déchiré quelques-unes :

« Vous avez raison de vous plaindre : j'ai mal fait de déchirer ma lettre ; ce procédé a quelque chose de désobligeant. Mais, mon cher Alfred, vous avez tout pris, tout rassemblé ; vous verrez ce que je voulais vous cacher. Le billet que vous avez reçu de ma main est l'expression réfléchie de mon âme ; l'autre est l'ouvrage de la nuit et de la plus folle imagination.»<sup>123</sup>

En réalité, nous ne savons pas si elle a déchiré sa lettre ou pas, mais nous pouvons de toute façon nous douter qu'elle utilise ce procédé pour susciter l'intérêt d'Alfred. Elle ne dit pas non plus ce qu'elle y a écrit et ainsi elle parvient à maintenir son intérêt pour continuer la correspondance. Nous pouvons soupçonner qu'Alfred est touché par cette action parce qu'il lui répond finalement et l'assure de sa fidélité, ce qu'on apprend de sa lettre suivante :

« Quelle lettre, mon cher Alfred, je ne saurais la quitter ! Que tout ce qui vient de vous, me plaît ! que votre amour m'est cher ! que j'en aime les assurances ! »<sup>124</sup>

Les extraits où les héroïnes abordent le sujet de la jalousie sont très fréquents. Quant à la jalousie, ne s'agit-il pas aussi d'une méthode de manipulation de la part des héroïnes ? Il est évident que si l'on accuse quelqu'un de quelque chose, on va susciter chez l'interlocuteur de la compassion ou de la culpabilité. Mais Fanni et Mariane réussissent-elles à obtenir une réponse de leurs amoureux ?

D'après ce que Fanni rapporte dans sa lettre suivante, l'héroïne le fait véritablement et elle révèle le fait que pendant ce voyage un certain milord Clarendon lui a raconté qu'il a vu Alfred passer du temps chez la duchesse de Rutland :

« Je voulais partir ce matin, mais milord Clarendon a changé ma résolution. Il vint hier souper ici : on vous nomma ; il nous dit qu'il vous avait laissé chez la duchesse de Rutland, que vous y étiez seul. Oh, quel mouvement de discours éleva dans mon âme ! Quoi ! seul chez cette femme qui vous cherche, qui vous suit avec affectation ! »<sup>125</sup>

---

<sup>123</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XXX, p. 200

<sup>124</sup> Ibid, Lettre XXXI, p. 201

<sup>125</sup> Ibid, Lettre XXXIV, p. 203

Évidemment, nous voyons que Fanni montre ici une jalousie folle. Ensuite, elle apparaît comme une pauvre femme qui n'est coupable de rien. Mais ne s'agit-il pas d'une manipulation de la part de l'héroïne ? Il faut également remarquer que Fanni y ajoute le fait qu'elle rejette le dîner avec milord Clarendon, et qu'elle tombe malade :

« Il me fut impossible de souper. Je me plains de la migraine, je cours m'enfermer. Je relis ce billet si tendre, où vous vous soumettez à toutes mes volontés, où vous me conjurez de revenir, avec un empressement si flatteur : je n'y trouve plus que de la fausseté, des mensonges, le désir de me tromper. »<sup>126</sup>

Le fait que Fanni se plaigne, qu'elle montre son côté innocente et faible, qu'elle tombe constamment malade sont sans doute aussi des méthodes pour toucher Alfred, mais aussi le lecteur. Quand Alfred lui répond, par cette action il se dévoile comme un homme avec beaucoup de pitié pour Fanni. Surtout lorsqu'il explique à Fanni que la duchesse de Rutland est sa sœur, ce qu'on apprend de la lettre suivante de l'héroïne, fait penser au fait qu'Alfred est provoqué par Fanni et par conséquent l'explication d'Alfred nous fait penser qu'il n'est pas complètement indifférent face aux lettres de Fanni : « Vous avez soupé chez votre sœur... eh bien j'ai tort, mon cher Alfred ; je le sens, je l'avoue. »<sup>127</sup>

Revenons au sujet de la jalousie. Fanni nous montre qu'elle réfléchit beaucoup au sujet de la jalousie lorsqu'elle apprend que miss Betzi embrasse Alfred, ce qui la rend immédiatement jalouse : « Au fond, la jalousie est désobligeante ; on la dit fille de l'amour et de la délicatesse : ne le serait-elle pas plutôt de l'orgueil et de la défiance ? »<sup>128</sup> Dans cet extrait, elle explique que la jalousie blesse énormément celui qui est jaloux. Fanni s'étonne du fait qu'être jaloux peut apporter de la joie en tant que témoignage de l'amour qu'on ressent pour quelqu'un. L'héroïne en est assez convaincue ; elle montre aussi des qualités négatives comme celle de l'orgueil et de la défiance. Ensuite, Fanni menace Alfred d'une certaine manière en disant explicitement qu'il ne doit jamais la rendre jalouse de nouveau ; sinon, l'amour qu'elle ressent pour lui risque de s'affaiblir ou au pire de s'anéantir :

---

<sup>126</sup> Ibid, Lettre XXXIV, p. 203-204

<sup>127</sup> Ibid, Lettre XXXV, p. 204

<sup>128</sup> Ibid, Lettre LXXXX, p. 241

«En vérité, mon cher Alfred, si la jalousie tient à l'amour, c'est par un mauvais côté ; si elle semble l'augmenter, redoubler sa vivacité, c'est pour l'instant : elle doit naturellement l'affaiblir, même le détruire dans un cœur bien fait ; on ne saurait aimer longtemps ce qu'on méprise quelquefois. »<sup>129</sup>

Quant à la jalousie évoquée par l'héroïne conformément à notre thématique : entre innocence et responsabilité, nous pouvons souligner que Fanni peut parfaitement être mise dans les deux catégories car elle est et innocente et responsable à la fois. Elle est innocente parce que le cadre est celui d'une trahison : lorsque miss Betzi embrasse Alfred, il est évident que l'héroïne devient jalouse. Parallèlement, elle est responsable de sa situation parce qu'elle connaît l'objet de sa jalousie et de toutes les réflexions liées à celui-ci et que cela la rend malade. En plus, le fait que Fanni évoque ce sujet dans beaucoup de ses lettres, ne fait que nourrir sa riche imagination qui provoque en effet les reproches qu'elle adresse à Alfred. Par la suite, c'est peut-être ses reproches inventés qui provoquent l'héroïne, qui menacent son équilibre et qui de la même manière détruisent sa relation avec son amoureux.

Les extraits qui évoquent que Fanni tombe malade sont aussi bien nombreux. Cet extrait nous parle du spectacle auquel l'héroïne est allée accompagnée de lady Worthy et miss Betzi, et pendant lequel elle est soudain tombée malade :

« J'y ai fait peu d'attention. Je devais aller à l'Opéra avec lady Worthy et miss Betzi : je n'ai pas voulu déranger la partie, quoique je me sentisse plus mal de moment en moment. Cela est devenu si vif, si insupportable, que j'ai été obligée de quitter le spectacle. Je ne sais comment on ne meurt pas de ce que j'ai senti. Eh bien, en vous en parlant je perds l'idée de ces tranchées cruelles ; elle s'éloigne, elle diminue par le plaisir d'imaginer que vous me plaindrez. C'est, depuis que je vous aime, l'unique moment où je n'ai pas désiré de vous voir près de moi. »<sup>130</sup>

Comme il est précisé dans la note en bas de page, le mot « tranchées » signifie « violentes coliques dues à des contradictions de la musculature intestinale ». <sup>131</sup> C'est-à-dire que l'intention de Fanni lorsqu'elle emploie ce terme est certainement de toucher Alfred en lui expliquant que son état est beaucoup plus grave qu'il ne s' imagine. Vers la fin du roman, Fanni montre à travers ses lettres que sa maladie s'aggrave : « J'ai déjà eu deux ou trois attaques de cette maladie qui m'a fait tant de peur, de cette terrible catalepsie : oh ! je l'aurai

---

<sup>129</sup> Ibid.

<sup>130</sup> Ibid, Lettre LXXV, p. 235-236

<sup>131</sup> Ibid, Lettre LXXV, p. 236

sûrement : mon cœur est déjà fixé, le reste ne tient à rien. »<sup>132</sup> Il s'agit de nouveau d'une tentative de manipulation de la part de l'héroïne.

L'héroïne révèle aussi qu'elle a parfois des difficultés à s'exprimer ; il lui semble qu'elle ne trouve pas de mots équivalents pour décrire ce qu'elle ressent : « S'il est un sentiment plus fort que l'amour, que cette passion vulgairement appelée amour, je le sens pour toi. Aimer, adorer, faibles expressions, qui ne rendent point les transports d'une ardeur si vive [...] »<sup>133</sup> Le but de Fanni est de convaincre Alfred qu'elle a des sentiments très forts pour lui.

Fanni réussit donc à pousser Alfred à lui répondre même s'il ne lui répond pas souvent. Marianne réussit-elle de la même manière ? L'héroïne des *Lettres Portugaises* fait de nombreux essais dans lesquels elle montre sa jalousie : « [...] je voudrais que toutes les femmes de France vous trouvassent aimable, qu'aucune ne vous aimât, et qu'aucune ne vous plût. »<sup>134</sup>, « [...] je n'ose quelquefois penser seulement qu'il me semble que je pourrais être jalouse sans vous déplaire [...] »<sup>135</sup>, « Vous trouverez, peut-être, plus de beauté [...] »<sup>136</sup> En revanche, nous découvrons que ces procédés ne marchent pas. Par conséquent, Mariane ne réussit pas à agir sur son interlocuteur. Mais celui qui est touché, par contre, est le lecteur qui éprouve de la compassion pour l'héroïne. C'est dans le rapport qu'elle possède avec le lecteur que Mariane devient plus innocente.

Une autre méthode de manipulation de Fanni est celle de montrer de la compassion pour Alfred : « Quoi, malade, malade à garder le lit ? et je ne puis vous voir, vous donner mes soins ! »<sup>137</sup>, « Je suis triste, mon cher Alfred, bien triste, je vous assure... Ne point vous voir ; penser que vous souffrez, que vous vous ennuyez... Ah, c'est bien moi qui voudrais être *votre garde* ! »<sup>138</sup> ou bien « Mais d'où vient donc cette insomnie ; elle me désole : qui peut vous troubler ? Cela m'inquiète ; j'ai de l'humeur, j'en ai beaucoup, votre lettre ne la dissipe point. »<sup>139</sup> Fanni insiste sur le fait qu'Alfred lui soit cher ; ainsi la maladie et l'insomnie d'Alfred est une occasion pour elle d'être en conversation avec lui. En s'occupant davantage de lui, elle cherche à le choyer et le chérir.

---

<sup>132</sup> Ibid, Lettre LXXIX, p. 240

<sup>133</sup> Ibid, Lettre LXXVIII, p. 239

<sup>134</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 94

<sup>135</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 95-96

<sup>136</sup> Ibid, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 77

<sup>137</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XVIII, p. 193

<sup>138</sup> Ibid, Lettre XIX, p. 193

<sup>139</sup> Ibid, Lettre LXXIII, p. 233

En ce qui concerne la compassion, elle semble la montrer pour d'autres aussi, entre autres pour sa tante qui est malade :

« La maladie de ma tante m'afflige. Je ne l'aime pas pourtant ; il n'est pas possible que je l'aime : mais elle souffre, gémit, se tourmente ; elle me fait une véritable compassion. Que nous avons la vie à de dures conditions, mon cher Alfred! qu'elle est semée de dégoûts et d'événements malheureux ! »<sup>140</sup>

En montrant sa compassion, Fanni se dévoile comme une femme généreuse qui pense aux autres. Il nous semble que c'est une de ses méthodes pour forcer Alfred d'avoir pitié d'elle.

Nous voyons bien que Fanni n'est pas si innocente qu'elle apparaît au début ; elle se révèle plutôt comme une manipulatrice qui sait bien comment manœuvrer les gens. Mais est-ce que c'est le cas pour Mariane ? Nous observons qu'elle fait quelques tentatives d'attirer l'attention du chevalier, comme par exemple dans cet extrait de la première lettre :

« Considère, mon amour, jusqu'à quel excès tu as manqué de prévoyance ! »<sup>141</sup> Les premières lignes sont déjà pleines d'accusations. Tout au long de cette lettre, Mariane parle de sa souffrance et de la joie que celle-ci lui donne et à la fin de sa lettre, elle demande au chevalier de la faire souffrir encore plus : « Adieu, aimez-moi toujours ; et faites-moi souffrir encore plus de maux. »<sup>142</sup> L'épistolière semble responsable de sa passion lorsqu'elle dit qu'elle veut souffrir puisque c'est cette passion qui déclenche sa souffrance. Sa douleur est donc une manière de se sentir vivante. Mariane continue de se plaindre de son malheur dans la seconde lettre : « Je ne puis me reprocher d'avoir souhaité un seul moment de ne vous plus aimer : vous êtes plus à plaindre que je ne suis, et il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre, que de jouir des plaisirs languissants que vous donnent vos maîtresses de France. »<sup>143</sup> Elle raconte également qu'elle a sacrifié son honneur et sa religion en sa faveur et elle s'évanouit en finissant sa lettre. Mariane apparaît ici comme une femme fragile et innocente et nous avons dès le début de la pitié pour elle. Dans sa troisième lettre, Mariane souligne encore une fois le fait qu'elle a tout sacrifié pour aimer le chevalier :

« J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais réflexion sur tout ce que je vous ai sacrifié : j'ai perdu ma réputation, je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses, et à votre ingratitude, qui me paraît le plus grand de tous les malheurs. »<sup>144</sup>

---

<sup>140</sup> Ibid, Lettre LXIV, p. 226

<sup>141</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p.75

<sup>142</sup> Ibid, 1<sup>ère</sup> lettre, p. 78

<sup>143</sup> Ibid, 2<sup>nde</sup> lettre, p. 81

<sup>144</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 86

Dans cette même lettre, à la fin, Mariane écrit qu'elle pourrait même risquer sa vie, autrement dit se suicider afin qu'il comprenne sa douleur : « [...] une fin tragique vous obligerait sans doute à penser souvent à moi, ma mémoire vous serait chère, et vous seriez, peut-être, sensiblement touché d'une mort extraordinaire... »<sup>145</sup> Les *Lettres de Fanni Butlerd* contiennent un passage qui ressemble à cette scène de suicide de Mariane, lorsque Fanni imagine sa mort et son enterrement, provoquée par la langueur ; dans cet extrait, le pronom « elle » fait référence à la langueur. La langueur envahit tellement Fanni qu'elle finit par la personnaliser en lui donnant le pouvoir de lui graver une épitaphe :

« Elle travaille à une très impertinente épitaphe qu'elle veut faire graver sur ma tombe. Le mausolée qu'elle m'élève, ressemble à une salle de bal, plutôt qu'à un tombeau. Lorsqu'elle m'a placée sur une estrade environnée de *mille et mille amours noyés dans leurs larmes*, elle vous fait arriver vite, vite, pour me voir : elle vous reçoit, vous annonce étrange événement ; elle se fait un plaisir de vous l'annoncer, d'examiner la mine que vous aurez : elle vous voit tomber sans sentiment, vous ranimer, pleurer. »<sup>146</sup>

Comme Mariane, Fanni s'amuse en inventant toute une histoire avec une fin tragique pour toucher son amoureux. Mais l'héroïne riccobonienne va peut-être plus loin dans sa description en incluant beaucoup de détails dans cette scène évoquée et en faisant de la langueur son ultime assassin. C'est la langueur qui sonne le glas de sa vie et elle développe ici une très belle métaphore filée, riche en images catastrophiques. Le décor de son tombeau est décrit avec une richesse d'expressions comme « le mausolée qui ressemble à une salle de bal » et « une estrade environnée de *mille et mille amours noyés dans leurs larmes* ». « ... et puis elle (la langueur) rit de ma mort, de vos regrets... Je ne sais comment elle arrange tout cela ; mais elle m'a fait rire et pleurer. »<sup>147</sup> Les verbes « rire » et « pleurer » tels qu'ils sont employés dans cet extrait, font penser à la tragédie classique dans laquelle le spectateur devait sentir la pitié et le mépris pour l'héros ou pour l'héroïne. Le rire chez Fanni témoigne également de son hostilité, de son caractère vengeur.

Par conséquent, ce qui distingue Mariane de Fanni dans la manière de manipuler leur amoureux est le fait que Mariane se dévoile à chaque fois comme une femme très faible avec beaucoup de compassion pour elle-même. Elle essaie aussi constamment de faire sentir la compassion pour elle, ce qui la rend plus innocente que Fanni, tandis que Fanni est hostile et

---

<sup>145</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 87

<sup>146</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXX, p. 231

<sup>147</sup> Ibid.

donc plus responsable, conformément à ce que nous avons étudié dans le dernier passage. Dans la quatrième lettre, Mariane révèle de nouveau qu'il y a des gens qui ont pitié d'elle :

« Les religieuses les plus sévères ont pitié de l'état où je suis, il leur donne même quelque considération et quelque ménagement pour moi ; tout le monde est touché de mon amour, et vous demeurez dans une profonde indifférence, sans m'écrire que des lettres froides, pleines de redites ; la moitié du papier n'est pas remplie, et il paraît grossièrement que vous mourez d'envie de les avoir achevées. »<sup>148</sup>

En réalité, en disant que ce sont « les religieuses les plus sévères » qui ont pitié de Mariane, l'héroïne veut signaler que ce qu'elle dit est la vérité parce que ces religieuses apparaissent comme des témoins dans son récit même si le sentiment de pitié vient d'elle-même. Donc ce n'est qu'une démarche de la part de Mariane pour manifester sa propre franchise. Son but est sans doute de donner mauvaise conscience au chevalier, pour qu'il éprouve de la compassion pour elle. Le choix de vocabulaire dans ses lettres souligne cette pitié : « un état si déplorable », « une pauvre insensée », « l'état insupportable où je suis ». <sup>149</sup>

Un autre procédé employé par Mariane afin de réveiller l'amour du chevalier est celui de lui raconter qu'elle l'a trompé : « Je vous ai trompé, c'est à vous à vous plaindre de moi. Hélas ! pourquoi ne vous en plaignez-vous pas ? Je vous ai vu partir, je ne puis espérer de vous voir jamais de retour, et je respire cependant : je vous ai trahi, je vous en demande pardon. »<sup>150</sup> Sa manière de manipuler n'est pas comme celle de Fanni ; en vérité Mariane n'arrive pas à émouvoir le chevalier parce qu'elle n'est pas, comme Fanni, à l'aise avec la technique de la persuasion.

À la fin de la quatrième lettre, Mariane essaie de montrer comment il est très cher pour elle en disant qu'elle veut bien demander de lui envoyer le portrait de sa famille : « Je voudrais aussi avoir le portrait de votre frère et de votre belle-sœur ; tout ce qui est quelque chose m'est fort cher, et je suis entièrement dévouée à ce qui vous touche : je ne me suis laissée aucune disposition de moi-même. »<sup>151</sup> En lui demandant de faire cela, elle souhaite de lui montrer que ce qu'elle ressent pour lui, ce sont de vrais sentiments. Mais elle semble également vouloir que ces lignes engagent une réponse de la part du chevalier.

En somme, Fanni semble beaucoup plus à l'aise avec la technique de la correspondance dans la mesure où elle est capable de pousser Alfred à lui répondre à

---

<sup>148</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 93

<sup>149</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 84-88

<sup>150</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 87

<sup>151</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 95

plusieurs reprises, grâce à ses méthodes de manipulation. En véritable manipulatrice, Fanni obtient ce qu'elle veut : un échange épistolaire. Cependant, lorsque Mariane écrit ces cinq lettres, elle n'obtient jamais la réponse de celui qu'elle aime parce qu'elle ne maîtrise si bien l'art de persuasion comme Fanni. Finalement, nous pouvons constater que Mariane est une femme plus innocente que Fanni et que Fanni est plus audacieuse et responsable face à sa passion parce qu'elle possède beaucoup plus de liberté dans ses actions et dans ses pensées que Mariane.

## X) La sincérité comme une méthode de manipulation

Plusieurs passages des *Lettres de Fanni Butlerd* dévoilent que Fanni porte un masque de sincérité. Voici un extrait qui souligne l'aspect de la sincérité qui est si important pour Fanni de mettre en valeur : « Je vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie ; je vous le répète, parce que je suis sincère [...] »<sup>152</sup> L'héroïne insiste sur le fait qu'elle est sincère tout au long de cette lettre. Ici elle fait référence au cœur : « Mon cœur vous a parlé, il vous parlera toujours [...] »<sup>153</sup> Comme nous le savons, le cœur est en effet un organe qui est souvent considéré comme la métaphore de l'amour ou de tout ce qui est lié aux sentiments. En employant ce terme, Fanni met en valeur les sentiments qu'elle a pour Alfred. N'oublions pas que « le cœur » est fréquemment employé dans les *Lettres de Fanni Butlerd* et dans les *Lettres Portugaises*. Selon la présentation schématique de Kris Peeters<sup>154</sup> qui étudie particulièrement les œuvres de Madame Riccoboni, le terme « cœur » apparaît 139 fois dans les *Lettres de Fanni Butlerd*. C'est la deuxième notion la plus utilisée après « amour » qui donne 369 occurrences. Cet emploi souligne la nécessité de Fanni d'apparaître comme une femme sincère et émotive et l'utilisation de termes comme « cœur » et « amour » le montre parfaitement. Dans un autre passage, Fanni souligne de nouveau cette sincérité et elle se dévoile comme une femme contradictoire :

« Aimez-moi malgré mon mauvais esprit, mon méchant caractère. Aimez-moi par bonté, par devoir, par reconnaissance, parce que tu ne peux pas aimer personne qui ait pour toi un attachement plus tendre, plus vrai. Je suis un peu impertinente, mais je suis sensible, sincère. Je t'aime, je t'adore ; ah ! oui, de toute mon âme. »<sup>155</sup>

Mariane met aussi en valeur qu'elle est sincère lorsqu'elle écrit et par la suite elle évoque le sujet de la jalousie pour le souligner : « Cependant, je ne puis aussi me résoudre à désirer que vous ne pensiez point à moi ; et à vous parler sincèrement, je suis jalouse avec fureur de tout ce qui vous donne de la joie, et qui touche votre cœur et vous goût en France. »<sup>156</sup> Fanni raconte aussi que c'est la vérité tout ce qu'elle dit : « [...] vous me

---

<sup>152</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre VI, p. 186

<sup>153</sup> Ibid.

<sup>154</sup> Peeters, K., « La sémantique du sentiment dans le roman riccobonien » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Éditions Peeters, Louvain – Paris – Dudley, MA 2007, p. 80

<sup>155</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXIV, p. 235

<sup>156</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 86

trouvez vraie dans tous mes procédés. Je ne connais point l'art, ou, pour mieux dire, je le méprise [...] »<sup>157</sup> Lorsque Fanni parle de l'art et du fait qu'elle rejette ce qui est artificiel, c'est surtout pour souligner, en posant le contraste, la sincérité de ses lettres.

Dans son étude qui porte sur la transparence des sentiments, Nathalie Kremer démontre que la sincérité joue un rôle important ; les lettres peuvent être considérées comme le miroir de l'âme : « Les lettres ont précisément pour but d'exhiber ses sentiments à travers un discours de la sincérité. »<sup>158</sup> Kremer précise également que la sincérité s'appuie sur deux parts, c'est-à-dire deux personnages entre lesquels on peut remarquer un lien de réciprocité : « La sincérité, autrement dit, repose sur la réciprocité de l'amour, pour se transformer en dissimulation lorsqu'il y a repli sur soi. »<sup>159</sup> Autrement dit, l'amour qui n'est pas réciproque déclenche un jeu. Comme nous avons déjà vu, dans les *Lettres de Fanni Butlerd* c'est toujours Fanni qui fait des efforts pour souligner l'honnêteté en écrivant à son amoureux. Par contre, nous n'avons aucune preuve qui peut nous témoigner ce qu'Alfred ressent pour Fanni. Pourtant, les phrases et les tournures dans lesquelles l'héroïne souligne sa sincérité peuvent être considérées comme une méthode de manipulation de sa part. De cette manière elle dupe le lecteur de croire qu'elle est honnête et qu'elle n'est pas responsable de son drame.

Mariane nous démontre également sa sincérité à travers « ses honnêtes confidences » qu'elle fait chaque fois pour convaincre l'interlocuteur de lui répondre :

« Mais avant que de vous engager dans une grande passion, pensez bien à l'excès de mes douleurs, à l'incertitude de mes projets, à la diversité de mes mouvements, à l'extravagance de mes lettres, à mes confiances, à mes désespoirs, à mes souhaits, à ma jalousie ! »<sup>160</sup>

Ici Mariane insiste sur le fait qu'elle souffre, autrement dit qu'elle se considère innocente en culpabilisant son amoureux. Comme le met en valeur Susan Lee Carrell, Mariane se montre comme une femme honnête à qui le lecteur peut faire confiance :

« Mariane est toujours sincère : dans ces lettres écrites après l'abandon, la dissimulation ne fait plus partie du jeu. Mais avec le temps, au cours des lettres, sa compréhension évolue. Nous voyons, de lettre en lettre, le retour obsessionnel des mêmes points fixes : l'époque de leurs amours, les soins qu'il lui a rendus, la naissance de ses sentiments à elle, la nature de ses sentiments à lui, son départ, etc. ... »<sup>161</sup>

---

<sup>157</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre VI, p. 186

<sup>158</sup> Kremer, N., op.cit., p. 110

<sup>159</sup> Ibid, p. 112

<sup>160</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 95

<sup>161</sup> Carrell, S. L., op.cit., p. 47

En évoquant les scènes du passé qui constituent des souvenirs très chers pour l'héroïne, elles produisent un effet de vivacité, voire de crédibilité. Par exemple lorsque Mariane nous raconte le célèbre passage du balcon, que nous avons abordé dans le chapitre V en discutant de l'imagination de l'héroïne, elle le fait avec tant de précision qu'une image de la scène se dessine sous nos yeux :

« Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmait, et j'étais sur ce balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse : il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi, je m'imaginai que, lorsque vous vous arrêtiez, vous étiez bien aise que je vous visse mieux, et j'admirasse votre adresse et votre bonne grâce, lorsque vous poussiez votre cheval ; j'étais surprise de quelque frayeur lorsque vous le faisiez passer dans un endroit difficile [...] »<sup>162</sup>

C'est exactement ce tableau détaillé et sincère qui rend l'histoire crédible. De la même façon, Fanni raconte l'extrait dans lequel elle décrit la séquence lorsque Alfred l'abandonne, mais elle ajoute à l'admiration, la pitié pour pouvoir placer le lecteur dans l'action : « Je suis restée hier à la place où vous m'avez laissée ; j'y suis restée longtemps. Quelques larmes tombées sur mes mains m'ont tirée de ma rêverie... des larmes ! »<sup>163</sup> Cette façon déchirante d'évoquer les passages par exemple lorsque l'héroïne pleure, sert à convaincre le lecteur de croire que c'est une histoire vraie, et que Fanni est sincère.

Mais la sincérité des *Lettres de Fanni Butlerd* ne se manifeste pas seulement par le contenu des mots, mais également par les mots à travers les tons variés, employés par Fanni. Parfois, elle s'ennuie : « Je sens par moi-même combien l'ennui prend sur le tempérament. »<sup>164</sup> D'autres fois elle est malheureuse : « [...] je suis malheureuse, et on vous plaint [...] »<sup>165</sup> Soudain elle peut devenir triste : « Je suis triste, mon cher Alfred, et tout me le paraît depuis que je ne vous vois plus. »<sup>166</sup> Alors que dans un autre passage elle est tout d'un coup heureuse : « Oui, mon cher Alfred, je suis contente ; puis-je ne pas l'être, quand je suis à toi, oui ; toute à toi ? »<sup>167</sup> Fanni se dévoile aussi comme quelqu'un qui est très faible, et elle recourt aux larmes dans plusieurs lettres pour le souligner : « Quand je pleurais mon frère,

---

<sup>162</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 93

<sup>163</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre IV, p. 185

<sup>164</sup> Ibid, Lettre LXIII, p. 225

<sup>165</sup> Ibid, Lettre LIII, p. 217

<sup>166</sup> Ibid, Lettre LV, p. 218

<sup>167</sup> Ibid, Lettre XXXVI, p. 205

milord Stanley me répétait sans cesse que *j'étais faible*. Si donner des pleurs à la perte de ce qu'on aimait est la marque d'une âme faible, la mienne est *faible* et le sera toujours. »<sup>168</sup>

Grâce à la technique de manipulation d'une femme faible qui pleure, l'héroïne touche profondément son destinataire et émeut le lecteur. Fanni ressemble presque à un caméléon qui se transforme tout le temps, et c'est exactement cette qualité qui peut la placer dans la catégorie d'une femme sincère, naturelle et vive. L'héroïne écrit même dans une de ses lettres que son style change vite tout au long de sa correspondance, mais Fanni met l'accent à la fin sur la vérité, autrement dit, elle met en valeur qu'elle est sincère : « J'écris vite, je ne saurais rêver à ce que je veux dire, ma plume court, elle suit ma fantaisie : mon style est tendre quelquefois ; tantôt badin, tantôt grave, triste même, souvent ennuyeux, toujours vrai. »<sup>169</sup>

L'introduction de Raymond Trousson met en évidence que les tons différents servent à refléter une sorte de vivacité ou de sincérité dans l'oeuvre riccobonienne: « La monotonie pourrait s'installer, mais loin de se confiner dans le registre lyrique, Mme Riccoboni varie adroitement les tons. Fanni insiste sur une vivacité, reflet de sa sincérité. »<sup>170</sup>

Les lettres de Fanni ne sont donc pas monotones parce que son style d'écriture change successivement, ce qui démontre une écriture naturelle qui vient du cœur.

Elle dit même dans une lettre que le style de ses lettres dépend de ses impressions, ce qui souligne le fait que Fanni réagit d'une façon adéquate et sincère aux lettres d'Alfred : « mais mon style est toujours assujetti aux impressions que mon âme reçoit. Je ne saurais prendre un ton que je serais forcée d'étudier ; et puis vous m'avez permis de répandre dans votre sein mes peines et mes plaisirs. »<sup>171</sup>

Lorsque Fanni dit qu'elle est incapable de prendre un ton même si elle l'avait étudié, elle souligne encore une fois sa sincérité, voire la pureté de ses sentiments. Ensuite, quand Fanni dit la dernière partie de la phrase, elle donne toute la responsabilité à Alfred en disant que c'est lui qui lui a permis d'ouvrir son cœur et ainsi elle se rend innocente. De cette manière, l'héroïne devient une femme honnête et irréprochable, tandis qu'Alfred porte le masque d'un homme malhonnête, celui qui n'a pas tenu ses promesses.

Dans les *Lettres Portugaises*, Mariane aborde aussi plusieurs sujets tels que l'abandon, la trahison et l'amour malheureux. Quand elle traite ces sujets, l'héroïne montre sa tristesse et son désespoir. Des fois elle est triste : « [...] il ne leur reste que des larmes, et je ne les ai

<sup>168</sup> Ibid, Lettre LXXVII, p. 238

<sup>169</sup> Ibid, Lettre LXXVIII, p. 239

<sup>170</sup> Raymond, T., Introduction à Riccoboni, op.cit., p. 176

<sup>171</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXV, p. 227

employés à aucun usage qu'à pleurer sans cesse [...] »<sup>172</sup> D'autres fois elle est désespérée : « Je suis au désespoir, votre pauvre Mariane n'en peut plus, elle s'évanouit en finissant cette lettre »<sup>173</sup>, ou bien encore elle est jalouse : « [...] que je n'ose quelquefois penser seulement qu'il me semble que je pourrais être jalouse sans vous déplaire [...] »<sup>174</sup> Nous voyons que Mariane reste dans la monotonie à partir du début jusqu'à la fin de sa correspondance. Les lettres de Mariane par rapport à celles de Fanni contiennent beaucoup plus d'accusations et de reproches et généralement nous pouvons remarquer que Mariane se trouve dans le même état psychologique sans varier son style comme le fait Fanni, tout au long du roman. Le fait que Fanni varie le ton de son écriture à plusieurs reprises provient peut-être de son désir d'apparaître comme une femme très sincère et naturelle. En revanche, le ton de Mariane met en scène plutôt une héroïne plus naïve qui semble s'enfermer dans sa monotonie des reproches, d'accusations et d'espoirs.

Ce n'est pas uniquement le ton qui différencie les deux héroïnes, mais également l'emploi de « tu » et du « vous » qui peut nous donner des caractéristiques de Mariane et Fanni. L'héroïne des *Lettres Portugaises* se sert du pronom personnel « vous » pendant toute sa correspondance. En voici un bon exemple :

« Mais je ne dois pas m'en rapporter à vous, et je ne puis m'empêcher de vous dire, bien moins vivement que je ne le sens, que vous ne devriez pas me maltraiter comme vous faites, par un oubli qui me met au désespoir, et qui est même honteux pour vous [...] »<sup>175</sup>

L'utilisation de ce pronom personnel établit certainement une distance entre Mariane et son amoureux. Il s'agit de son éloignement par rapport à sa condition, ce qui montre que l'héroïne se trouve dans son monde imaginaire. Si Mariane tutoie, elle ne le fait que pour s'adresser à elle-même, comme le remarque Susan Lee Carrell<sup>176</sup> :

« [...] cesse, cesse, Mariane infortunée, de te consumer vainement, et de chercher un amant que tu ne verras jamais ; qui a passé les mers pour te fuir, qui est en France au milieu des plaisirs, qui ne pense pas un seul moment à tes douleurs, et qui te dispense de tous ces transports, desquels il ne te sait aucun gré. »<sup>177</sup>

---

<sup>172</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 75

<sup>173</sup> Ibid, 2<sup>ème</sup> lettre, p. 83

<sup>174</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 95-96

<sup>175</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>ème</sup> lettre, p. 79

<sup>176</sup> Carrell, S. L., op.cit., p. 44

<sup>177</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 76

En conséquence, ce tutoiement souligne qu'elle se trouve dans un monologue intérieur et que Mariane est fidèle à ses sentiments.

Par contre, l'héroïne des *Lettres de Fanni Butlerd*, Fanni varie successivement ce mélange de « tu » et de « vous » pendant toute sa correspondance. Elle le fait souvent tellement vite que cette variation crée l'effet de confusion :

« Quoi, je vous désire en vain ! je vous appelle, et vous ne venez pas ! Que vous y perdez, mon cher Alfred ! ah quel baiser je vous donnerais ! avec quelle joie, quel transport ! ... Mais tu ne m'entends pas ; non, tu ne m'entends pas : tu me répondrais ; je ne parlerais plus : aurais-je encore la force de parler ? déjà dans tes bras, déjà... Mais je m'égare dans d'inutiles souhaits : tu n'es pas là ; ah, mon Dieu, tu n'y es pas ! Bonsoir, bonsoir, mon aimable ami : adieu, toi ; adieu, tout le monde. »<sup>178</sup>

Le fait que Fanni ait l'habitude parfois de vouvoyer et d'autres fois de tutoyer Alfred peut témoigner de sa vivacité et de son côté émotionnel. Susan Lee Carrell met en lumière que le passage du « vous » au « tu » peut être étudié conformément aux règles de la tragédie classique : « Dans la tragédie classique, on passait du « vous » au « tu » en désignant la même personne à des moments de forte émotivité [...] . »<sup>179</sup>

Cependant, cette sincérité des épistolières peut aussi être dissimulée comme dans l'exemple de l'évanouissement de Mariane<sup>180</sup>. La preuve de cette dissimulation est notamment que l'héroïne prétend s'évanouir tout en continuant d'écrire, ce qui est pratiquement impossible si l'évanouissement est réel. Lorsque l'épistolière insiste en plus sur le fait d'avoir pitié d'elle, cette action d'insistance met en valeur par excellence que sa sincérité est dissimulée. Nous pouvons aussi trouver un passage dans les *Lettres de Fanni Butlerd* qui évoque analogiquement la dissimulation, un extrait que nous avons abordé dans le chapitre IX, qui décrit Fanni lorsqu'elle se trouve à l'Opéra pour voir un spectacle avec lady Worthy et miss Betzi.<sup>181</sup> Ce qui est frappant dans cette séquence et qui souligne la dissimulation est que l'épistolière révèle le fait qu'elle s'est senti tellement mal que Fanni pensait qu'elle allait mourir : « Je ne sais comment on ne meurt pas de ce que j'ai senti. »<sup>182</sup> Par la suite, l'héroïne explique qu'elle se sent mieux lorsqu'elle pense à Alfred. Il nous

---

<sup>178</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXVIII, p. 230

<sup>179</sup> Carrell, S. L., op.cit., p. 44

<sup>180</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nde</sup> lettre, p. 83

<sup>181</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXV, p. 235-236

<sup>182</sup> Ibid, Lettre LXXV, p. 236

semble que Fanni exagère ce qu'elle a vécu et que ce passage évoque la fausse sincérité de sa part.

La sincérité que nous trouvons chez les deux héroïnes peut donc parfois être perçue comme une façade pour duper le lecteur. Si Mariane et Fanni sont fidèles, c'est surtout à elles-mêmes et à leurs sentiments, comme le souligne Eric Gatefin : « D'un roman à l'autre triomphe une même logique, qui consiste en une absolue fidélité de l'héroïne à elle-même et à ses sentiments. »<sup>183</sup> Mais les épistolières se servent également de la dissimulation comme nous l'avons observé dans les exemples abordés. Autrement dit, leurs comportements et leurs paroles sont sincères et dissimulés à la fois. La sincérité et la dissimulation peuvent donc servir comme des méthodes de manipulation pour Mariane et Fanni et il semble que les héroïnes refusent d'admettre qu'elles sont responsables de leur situation.

---

<sup>183</sup> Gatefin, E., « Topiques romanesques et effets de lecture » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Éditions Peeters, Louvain – Paris – Dudley, MA 2007, p. 132

## XI) Le plaisir dans la souffrance

Plusieurs passages des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* nous révèlent que les héroïnes Mariane et Fanni trouvent du plaisir dans la souffrance. Voici un bon exemple des *Lettres Portugaises* qui démontre que Mariane est attirée par le plaisir et le malheur à la fois : « Cependant il me semble que j'ai quelque attachement pour des malheurs dont vous êtes la seule cause : je vous ai destiné ma vie aussitôt que je vous ai vu, et je sens quelque plaisir en vous la sacrifiant. »<sup>184</sup> Pour Mariane, la souffrance devient ainsi un moyen d'inspiration dont elle a besoin afin de rester vivante. Le substantif « attachement » et le verbe « sacrifier » nous montrent qu'elle aime la situation dans laquelle elle se trouve, même si en réalité nous voyons qu'elle est malheureuse.

Pour revenir au terme « sacrifice », il est fréquemment employé aussi par Fanni, comme nous le voyons également dans cet extrait :

« Ne me jugez point sur le commun des femmes ; jugez-moi sur mon caractère, sur mes principes, sur la suite de mes idées, et voyez quel est le sacrifice que vous exigez. Je sais qu'il est sans prix pour celui qui le demande, l'espère, l'attend ; mais trop souvent, dès qu'il est fait, dès que la victime est immolée, les fleurs qui la paraient, se fanent, et l'on n'aperçoit plus en elle qu'un objet ordinaire. »<sup>185</sup>

Fanni exprime aussi une sorte de plaisir dans la souffrance ; elle fait référence à l'image des fleurs qui se fanent pour désigner que la joie n'est qu'une chose temporelle, qui perd son allure lorsqu'on arrive à sa fin. N'est-elle peut-être qu'une excuse pour continuer à écrire ? En plus, le choix des verbes employé comme « demander », « espérer » et « attendre » lorsque Fanni les attribue à Alfred, dévoile ainsi le fait qu'elle se voit innocente, ainsi que l'emploi du mot « victime » dont elle se sert pour peindre son propre portrait. En même temps, Fanni le culpabilise en disant que le sacrifice qu'elle fait, «est sans prix pour lui ». La fin de la lettre est de la même façon marquée par une tentative de culpabilisation. Elle l'accuse de ne pas être sincère lorsqu'il lui a dit qu'il risquait autant que l'héroïne : «Vous risquez, dites-vous, autant que moi. Vous, Milord ! Eh ! »<sup>186</sup> De telle manière, l'héroïne se présente comme une femme pure, mais lorsqu'elle se démasque, nous pouvons remarquer qu'elle tente de camoufler sa propre culpabilité puisqu'elle n'est pas capable de mettre fin à la correspondance avec Alfred.

---

<sup>184</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 75-76

<sup>185</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XV, p. 191

<sup>186</sup> Ibid.

Fanni éprouve certainement un goût pour la douleur, et elle ne semble pas vouloir partager sa souffrance au début de sa correspondance:

« Je lui cacherai mes peines ; il n'apercevra pas même la trace de mes larmes : je renfermerai mes regrets : je ne lui parlerai que de lui, de sa grandeur, de sa fortune, des ses emplois brillants ; il ne saura pas qu'il est toujours aimé ; que son amie est malheureuse, malheureuse par lui. »<sup>187</sup>

Plus tard, nous apprenons que l'héroïne a pourtant raconté à Miss Betzi les détails de leur échange épistolaire. Dans cet extrait, nous pouvons remarquer que Fanni se voit malheureuse parce qu'elle trouve qu'elle est traitée avec injustice par Miss Betzi :

« On prend vivement votre partie ; Miss Betzi ne veut pas que vous ayez tort, *elle ne conçoit pas que vous puissiez avoir tort*. Elle vous défend, me gronde ; je suis malheureuse, et on vous plaint... Cette injustice me révolte, elle veut déchirer ma lettre. »<sup>188</sup>

La citation montre que Fanni ne sent pas sa responsabilité face à son malheur et elle culpabilise Alfred pour se rendre innocente. En plus, le comportement de Miss Betzi indique que Fanni n'est pas objective dans ses révélations et qu'elle a tort.

Quant au thème de la souffrance, Sylvain Menant explique qu'il y a une vérité qui se dévoile à travers les personnages, telles que Mariane et Fanni. Cette vérité est celle de la souffrance, de la gratitude, du triomphe, celle qui rend les lecteurs sensibles à la situation difficile dans lesquelles les deux femmes se trouvent :

« Car les femmes que Mme Riccoboni place au centre de ses romans attirent irrésistiblement la sympathie. Dans un monde complexe et incertain, rongé par l'intérêt, les convenances, les lois inexorables d'un code non écrit mais admis par tous, brouillé par le mensonge et le malentendu, elles sont imperturbablement l'emblème de la vérité. Vérité exquise, gratifiante, souffrante, triomphante. »<sup>189</sup>

Sylvain Menant souligne que cette vérité est un fait douloureux pour les héroïnes riccoboniennes mais elle est paradoxalement l'origine de la joie et de l'euphorie:

---

<sup>187</sup> Ibid, Lettre LI, p. 215

<sup>188</sup> Ibid, Lettre LIII, p. 217

<sup>189</sup> Menant, op.cit., p. 12

« La vérité des sentiments, de l'amitié et surtout de l'amour est chose difficile ; elle est source d'une insupportable souffrance quand elle se heurte aux obstacles, aux incompréhensions, aux trahisons. Mais elle est la seule source de vrai bonheur, et constitue donc un pari qui mérite d'être relevé. »<sup>190</sup>

En analysant l'emploi des substantifs et des adjectifs, nous découvrons que les substantifs tels que « bonheur », « tendresse » et « douceur » sont beaucoup plus utilisés au lieu des adjectifs comme « heureux », « tendre », « doux », ce que Kris Peeters souligne dans son article.<sup>191</sup> Les adjectifs décrivent des sentiments personnels appartenant aux personnes, tandis que les substantifs désignent les termes plutôt généraux. Le but de ces substantifs employés est sans doute de montrer des vérités abstraites qui n'existent que dans l'imagination de Fanni, comme le précise Peeters. Ainsi l'héroïne vit dans un monde où règne l'illusion en s'imaginant qu'elle est heureuse.

L'article de Sylvain Menant précise aussi que nous pouvons souvent y trouver la contradiction de deux réalités opposés, ce qu'il désigne « deux vérités inconciliables ».<sup>192</sup> Par exemple dans notre étude, le fait que Mariane, l'héroïne des *Lettres Portugaises*, bien que religieuse, rêve d'une vie libre avec son amoureux.

Les deux femmes ont également un caractère contradictoire. Premièrement nous pouvons citer quelques passages qui montrent Fanni comme une femme au caractère contradictoire : « Aimez-moi, ne m'aimez pas ; restez, partez, que m'importe ? Ô ma paisible indifférence, qu'êtes-vous devenue ! Laissez-moi, Milord, laissez-moi [...] »<sup>193</sup>, « Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre... Est-il bien vrai que je ne le veux plus ? ... Je ne sais [...] »<sup>194</sup> Mariane se contredit exactement de la même façon : « non, j'aime mieux souffrir encore davantage que vous oublier. Hélas ! cela dépend-il de moi ? »<sup>195</sup>, « [...] si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir, et m'emmener en France ? Mais je ne le mérite pas, faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la manière dont vous me traiterez. »<sup>196</sup> Lorsqu'elle dit dans la dernière phrase que « son amour ne dépend plus de la manière dont Alfred la traite », cette phrase sous-entend que son amoureux n'est plus la source primordiale de ses décisions et que l'héroïne devient ainsi plus responsable vis-à-vis de ses sentiments. Fanni conquiert une autonomie par rapport à son choix d'aimer Alfred ;

---

<sup>190</sup> Ibid, p. 13

<sup>191</sup> Peeters, K., op.cit., p. 87

<sup>192</sup> Menant, S., op.cit., p. 13

<sup>193</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XXXIV, p. 204

<sup>194</sup> Ibid, Lettre IV, p. 185

<sup>195</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nde</sup> lettre, p. 81

<sup>196</sup> Ibid, 2<sup>nde</sup> lettre, p. 82

autrement dit, c'est un amour vécu de manière solitaire, comme si le seul acte d'aimer lui suffisait.

Nous observons que Mariane et Fanni sont responsables de leur propre malheur dans la mesure où elles jugent souvent par les apparences au lieu d'aller plus profondément pour trouver la vérité, c'est-à-dire pour se libérer de sa passion aveugle et pour ressortir de son état malheureux. Un bon exemple des apparences qui ne sont pas correctement interprétées par Mariane est lorsqu'elle rencontre un officier qui lui révèle le fait qu'il fait actuellement la paix en France : « Un officier français a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France était faite : si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir, et m'emmener en France ? »<sup>197</sup> Nous pouvons remarquer le thème récurrent des apparences dans les *Lettres de Fanni Butlerd* quand Fanni apprend qu'Alfred est malade, et qu'il ne peut pas venir : « Quoi, malade, malade à garder le lit ? et je ne puis vous voir, vous donner mes soins ! »<sup>198</sup> Ces deux passages nous montrent qu'il peut être parfois dangereux de juger d'après les apparences parce que les personnages ne possèdent aucune preuve véritable de ce qui s'est passé en réalité. En écoutant les autres, les héroïnes risquent de se tromper et de se créer de fausses vérités.

Ce qui est curieux, c'est que la thématique des apparences est également un rappel aux lecteurs d'être attentifs et de ne pas rester à la surface des choses mais se plonger en profondeur afin de découvrir la réalité. Sylvain Menant met en évidence que « [I]es aventures dont chaque roman est le récit et le commentaire sont autant d'occasions de « porter ses vues au-delà des apparences » ». <sup>199</sup> Le thème des apparences s'adresse ainsi autant aux lecteurs qu'aux personnages.

Si Mariane et Fanni trouvent le plaisir dans leur existence et leur écriture, elles y trouvent parallèlement le malheur, la souffrance. Ce n'est que de cette manière qu'elles se sentent vivantes. Par exemple, les dernières lignes de cet extrait de *Lettres de Fanni Butlerd* dans lequel Fanni parle de ses sentiments, montrent d'une façon parfaite qu'elle apprécie « le plaisir » et « le doux poison » à la fois :

« Tu me demandes si je suis *attachée à mes sentiments*, si je *les aime*, si je m'y *livre sans regret*, ah n'en doute jamais ! mon amour est mon bien le plus cher. Je l'ai pris dans tes yeux, dans ton cœur, sur tes lèvres aimables ;

---

<sup>197</sup> Ibid.

<sup>198</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XVIII, p. 193

<sup>199</sup> Menant, S., op.cit., p. 15

elles ont été pour moi *la coupe enchanteresse où le plaisir presse le doux poison dont il se sert pour enivrer la raison.* »<sup>200</sup>

Mariane admet aussi qu'elle vit tant dans le plaisir que dans la douleur : « Il est vrai que j'ai eu des plaisirs bien surprenants en vous aimant : mais ils me coûtent d'étranges douleurs, et tous les mouvements que vous me causez sont extrêmes. »<sup>201</sup> Dans une autre lettre, l'épistolière écrit que ce qu'il lui faut c'est un peu de froideur pour comprendre son malheur : « Quand vous cesserez de m'aimer, un peu de froideur suffira pour me faire comprendre mon malheur. »<sup>202</sup> Même avant de le préciser, Fanni semble déjà favoriser son malheur puisqu'elle dit « quand vous cesserez de m'aimer ». L'héroïne s'exprime ici comme si elle avait accepté bien en avance l'éventualité de ne plus être aimée, ce qui souligne par excellence sa responsabilité.

Vu que les héroïnes trouvent du plaisir dans la souffrance lorsqu'elles mènent leurs correspondances, Mariane et Fanni peuvent être considérées comme des femmes qui sont incapables de prendre la responsabilité de ce qui leur arrive. Leurs façons de se mentir, de culpabiliser leurs amoureux et de vivre sur de fausses apparences, les empêchent de connaître les vérités et les bonheurs de la vie. Elles préfèrent finalement créer un monde imaginaire dans lequel elles sont les maîtres de leurs souffrances et de leurs malheurs.

---

<sup>200</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXVI, p. 237

<sup>201</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 90

<sup>202</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XCV, p. 253

## XII) L'univers fictif et l'univers réel

Nathalie Kremer met en évidence que l'univers fictif remplace l'univers réel dans les *Lettres de Fanni Butlerd* de telle manière que l'héroïne confond les deux mondes complètement opposés : « La fiction est un substitut de la réalité, l'univers fictif remplace l'univers réel et la lettre remplace le corps de l'amant. »<sup>203</sup> Nous pouvons observer à de nombreuses reprises que ces deux univers la perturbent autant qu'elle perd l'équilibre. C'est aussi le cas pour Mariane. Autrement dit, les pensées des deux héroïnes se tournent chaque jour autour de leur écriture et leur passion.

Nous pouvons constater que l'univers fictif se trouve dans les phrases et dans les actions des héroïnes. Comme le précise Nathalie Kremer dans son article, Fanni est une menteuse par rapport à sa réalité<sup>204</sup> lorsqu'elle dit par exemple : « Qu'il est doux, qu'il est satisfaisant de penser bien de ce qu'on aime [...] », « que ma joie est pure ! », « Oui, mon cher Alfred, je suis contente [...] »<sup>205</sup>, « Oui, vous le faites mon bonheur, et vous le ferez toujours ! »<sup>206</sup>, « [...] votre bonheur m'a rendue si heureuse, qu'en vérité vous ne me devez rien. »<sup>207</sup> Fanni se ment donc de manière à croire qu'elle est heureuse.

La manière dont Mariane et Fanni rejettent la raison et ainsi la sincérité envers elles-mêmes, montre pourtant qu'elles sont responsables de leur propre malheur jusqu'à un certain degré. Dans une de ses lettres, Fanni réfléchit sur sa vie, et sur les normes de la société. Elle s'explique en faveur de sentiments, autrement dit Fanni est contre tout ce qui est lié à l'apprentissage, y compris l'instruction et l'éducation des langues : « Que maudits soient les collègues, les universités, le grec, le latin, le français, et tous les impertinents livres, ou l'on apprend à raisonner en dépit de l'expérience et de la vérité [...] »<sup>208</sup> Pour elle, la seule vérité de la vie est celle qu'on trouve dans l'état affectif, c'est-à-dire qu'on ne peut pas acquérir par la raison : « La bonté n'est pas le fruit de la réflexion : nous ne pouvons ni l'acquérir ni la perdre. »<sup>209</sup> Fanni précise que c'est quelque chose qui se trouve dans notre intuition : « Cette qualité est dans notre âme, comme est sur notre visage ce trait de physionomie que l'art rend

---

<sup>203</sup> Kremer, N., op.cit., p. 119

<sup>204</sup> Ibid, p. 120

<sup>205</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XXXVI, p. 205

<sup>206</sup> Ibid, Lettre LXXI, p. 232

<sup>207</sup> Ibid, Lettre LXXII, p. 232

<sup>208</sup> Ibid, Lettre XVI, p. 191

<sup>209</sup> Ibid, Lettre XVI, p. 192

si difficilement, qui nous distingue, et fait qu'avec la même forme nous ne nous ressemblons point [...] »<sup>210</sup>

Fanni n'est pas non plus raisonnable et sincère envers elle-même quand elle raconte dans certaines lettres qu'elle continue à écrire à Alfred malgré sa maladie : « J'ai eu la fièvre toute la nuit, une migraine horrible ; mais le mal de ce que j'aime, me fait oublier le mien. », « Ma fièvre n'est rien, votre présence la fera disparaître. », « Mais je souffre, mon cher Alfred, je souffre beaucoup : j'ai une migraine affreuse [...] »<sup>211</sup> Nous observons qu'à chaque fois elle devient de plus en plus malade sans vouloir décider de gérer ses émotions. Ainsi Fanni se ment et nous voyons qu'elle en souffre gravement. Nous pouvons citer ce passage de l'article de Nathalie Kremer pour mieux résumer le mensonge de Fanni :

« Ainsi, tout au long du roman, Fanni, qui se prétend sincère et transparente, cherche pourtant à se tromper elle-même par les images que créent et entretiennent les lettres passionnées qu'elle écrit à Lord Alfred. L'écriture constitue sa réponse à la vie et aux désillusions, en lui permettant de fictionnaliser sa vie, et de se réfugier dans la simulation en cherchant sans cesse « à [se] tromper [elle]-même. »<sup>212</sup>

Qu'est-ce que nous pouvons dire de la situation de Mariane ? Est-elle une menteuse aussi comme Fanni ? N'oublions pas que cela fait déjà six mois<sup>213</sup> que Mariane a reçu une réponse de l'officier. Elle n'est pas donc contente ; au contraire elle souffre en attendant. C'est-à-dire qu'elle ne se ment pas par rapport à sa situation. Elle avoue à elle-même qu'elle est au fond malheureuse bien qu'elle trouve le plaisir dans la souffrance : « Hélas ! que je suis à plaindre, de ne partager pas mes douleurs avec vous, et d'être toute seule malheureuse : cette pensée me tue et je meurs de frayer que vous n'avez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs. »<sup>214</sup> Mariane nous révèle à un moment donné qu'elle se ment, que ses sentiments sont faux, et ainsi nous voyons son caractère contradictoire :

« Adieu, je voudrais bien ne vous avoir jamais vu. Ah ! je sens vivement la fausseté de ce sentiment, et je connais, dans le moment que je vous écris, que j'aime mieux être malheureuse en vous aimant, que de ne vous avoir jamais vu ; je consens donc sans murmure à ma mauvaise destinée, puisque vous n'avez pas voulu la rendre meilleure. »<sup>215</sup>

---

<sup>210</sup> Ibid.

<sup>211</sup> Ibid, Lettres XVIII et XIX, p. 193-194, Lettre XXIV, p. 196

<sup>212</sup> Kremer, N., op.cit., p. 123

<sup>213</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 80

<sup>214</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 85

<sup>215</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 87

Mais elle s'invente des mensonges aussi en disant par exemple : « [...] je me flatte de vous avoir mis en état de n'avoir sans moi que des plaisirs imparfaits, et je suis plus heureuse que vous, puisque je suis plus occupée. »<sup>216</sup> Ce qui renforce la qualité de mensonge chez Mariane par rapport à celle de Fanni, c'est qu'elle se promet à la fin de chaque lettre que celui qu'elle aime, lui répondra un jour. Dans un passage, Mariane nous révèle le fait qu'elle a déjà pensé à tous les efforts possibles, ceux que l'héroïne désigne par « quelques faibles projets ». Ce choix de vocabulaire nous donne un sentiment qu'elle n'y a même pas pensé. Ensuite Mariane décrit toute une liste de réactions de son amoureux :

« [...] j'avais même pensé à quelques faibles projets de faire tous les efforts dont je serais capable pour me guérir, si je pouvais connaître bien certainement que vous m'eussiez tout à fait oubliée ; votre éloignement, quelques mouvements de dévotion, la crainte de ruiner entièrement le reste de ma santé par tant de veilles et par tant d'inquiétudes, le peu d'apparence de votre retour, la froideur de votre passion et de vos derniers adieux, votre départ, fondé sur d'assez méchants prétextes, et mille autres raisons, qui ne sont pas bonnes, et que trop inutiles, semblaient me promettre un secours assez assuré, s'il me devenait nécessaire. »<sup>217</sup>

Les réactions de l'officier nous témoignent toujours de sa personnalité négative, froide et absente, ce qui montre que Mariane n'est pas raisonnable et honnête face à elle-même lorsqu'elle dit qu'elle prenait ses réactions comme « un secours assez assuré ». Nous pouvons également remarquer qu'il y a toujours un « si », c'est-à-dire une condition qu'elle ajoute à ses phrases : « [...] si je pouvais connaître bien certainement [...] », « [...] s'il me devenait nécessaire ». L'emploi du conditionnel peut témoigner de son caractère mensonger, le fait qu'elle se ment à elle-même en disant ce qui *peut* arriver au lieu de se promettre ce qui *va* arriver.

Les deux héroïnes s'imaginent fréquemment de fausses questions et des réponses. Autrement dit, on se trouve dans un monologue qui peut être caractérisé comme monotone:

« Un officier français a eu la charité de me parler ce matin plus de trois heures de vous, il m'a dit que la paix de France était faite : si cela est, ne pourriez-vous pas me venir voir, et m'emmener en France ? Mais je ne le mérite pas, faites tout ce qu'il vous plaira, mon amour ne dépend plus de la manière dont vous me traiterez. »<sup>218</sup>

---

<sup>216</sup> Ibid, 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 81

<sup>217</sup> Ibid, 3<sup>ème</sup> lettre, p. 84

<sup>218</sup> Ibid, 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 82

« Comment pourrais-je me résoudre ? ... Hélas ! en vous voyant, en vous écoutant, en lisant vos lettres, je me rassure quelquefois. J'oublie des serments indiscrets, où je me dis comme les athées, « les dieux sont sourds ... ». Ah ! s'ils m'avaient entendue, s'ils me punissaient, si vous cessiez de m'aimer, si je vous perdais ! ... »<sup>219</sup>

S'inventer des réponses, comme Mariane et Fanni le font, est une manière avant tout de se montrer comme des femmes innocentes pour que le lecteur éprouve de la compassion pour elles. En plus, ce jeu d'invention avance le récit, ce qui permet à Mariane et Fanni de continuer le processus de création qui nourrit vivement leurs âmes.

Pour illustrer la passion dans nos deux romans épistolaires, nous pouvons nous servir du terme de « victimisation » tel qu'il est employé dans un article de Susan Lee Carrell.<sup>220</sup> Ce terme signifie, selon le dictionnaire *Le Petit Robert*, « faire de soi une victime » ou « s'offrir comme victime ». La victimisation est également très liée à l'affectation parce que dans la victimisation on joue un rôle de victime :

« Le dialogue est illusoire, parce que l'acte de communication amoureuse aboutit à un échec, et les lettres finissent souvent par constituer un véritable monologue. Ce mouvement, ce drame de l'échec d'une tentative de dialogue, se traduit de façon directe, sans méditation, par l'écriture épistolaire qui, contenant en elle-même toutes les virtualités du monologue et du dialogue, raconte et constitue simultanément les événements de l'intrigue. »<sup>221</sup>

Nous pouvons donc constater que Mariane et Fanni jouent un jeu dans lequel elles tiennent le rôle principal de victime : elles possèdent un désir fort d'être considérées comme des femmes innocentes.

Pour terminer ce chapitre, nous pouvons souligner que Mariane et Fanni se trouvent piégées dans un univers purement fictif de telle manière qu'elles se mentent de nombreuses fois. En fuyant l'univers réel, les héroïnes s'amuse à jouer un certain jeu, précisément celui de l'illusion. Comme le met en lumière Susan Lee Carrell, les héroïnes épistolaires refusent de suivre les règles de ce jeu et elles ne veulent pas admettre qu'elles l'ont perdu : « Mais après l'illusion vient la réalité. L'amant peut ne pas correspondre à son image, il peut refuser de jouer le rôle qui lui est assigné. »<sup>222</sup> Fanni et Mariane trouvent la vérité dans les mensonges qu'elles inventent elles-mêmes afin de créer leur bonheur. Par contre, elles oublient que la sincérité est un ingrédient nécessaire pour construire une vie heureuse.

---

<sup>219</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XXVII, p. 199

<sup>220</sup> Carrell, S. L., op.cit., Reviews p. 588

<sup>221</sup> Carrell, S. L., op.cit., p. 12

<sup>222</sup> Ibid, p. 96

### XIII) La sympathie du lecteur

À travers les lettres de Mariane et Fanni nous découvrons la manière dont les deux femmes souffrent. Le fait que Mariane et Fanni ont été abandonnées et qu'elles ont été trahies par les hommes pour lesquels elles éprouvent une passion forte, nous placent dans leur situation désespérée et tourmentée. Mais le plus important c'est que nous en sommes convaincus : chaque mot des héroïnes touche en profondeur notre âme sensible.

L'honnêteté avec laquelle toutes les lettres sont écrites y ajoute une bonne portion de crédibilité.

Déjà à partir de la préface, le ton sincère et révélateur dévoile les deux histoires : « J'ai trouvé les moyens, avec beaucoup de soin et de peine, de recouvrer une copie correcte de la traduction de cinq Lettres portugaises qui ont été écrites à un gentilhomme de qualité, qui servait en Portugal. »<sup>223</sup>, « Son amour était en elle la source de tous les biens ; vous l'empoisonnâtes cruellement ! Elle ne hait point l'amour, elle ne hait que vous. »<sup>224</sup> La préface de *Lettres de Fanni Butlerd* dépasse peut-être celle de *Lettres Portugaises* dans le sens qu'elle est mise en scène de façon beaucoup plus directe lorsqu'on voit le mot « haïr », et quand on apprend qu'Alfred est culpabilisé à partir des premières lignes du roman épistolaire : « Elle affirme ouvertement dans sa lettre-préface la culpabilité de cet homme bas et ingrat et pratique librement un de ses droits, celui de se rendre justice. »<sup>225</sup>

Le vocabulaire dans les deux préfaces est celui des sentiments : « les expressions d'un cœur », « sincère attachement », « [...] cette passion qui fit couler ses pleurs, qui porta la douceur et l'amertume dans son âme. »<sup>226</sup>, « avec beaucoup de soin et de peine », « tous ceux qui connaissent en sentiments », « un singulier plaisir », « je ne devais pas leur déplaire en les rendant publiques. »<sup>227</sup> Nous voyons dès le début qu'il s'agit d'histoires très liées à l'affection. Grâce au vocabulaire et le style qui évoquent des sentiments, un rapport de la confiance semble s'installer entre les héroïnes et le lecteur.

---

<sup>223</sup> Guilleragues, op.cit., *Au lecteur*, p. 73

<sup>224</sup> Riccoboni, op.cit., *Mistriss Fanni, A un seul lecteur*, p. 183

<sup>225</sup> Elloumi, W., « Une écriture du dépassement et de la liberté » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Louvain – Paris – Dudley, Éditions Peeters, MA 2007, p. 30

<sup>226</sup> Riccoboni, *Mistriss Fanni, A un seul lecteur*, p. 183

<sup>227</sup> Guilleragues, op.cit., *Au lecteur*, p. 73

Mais la sympathie du lecteur n'est pas uniquement suscitée par une réaction émotionnelle face aux histoires malheureuses de Mariane et Fanni, mais aussi par la participation du lecteur dans ces récits : « J'ai vu tous ceux qui se connaissent en sentiments, ou les louer, ou les chercher avec tant d'empressement, que j'ai cru que je leur ferais un singulier plaisir de les imprimer. »<sup>228</sup>, « Montrez-lui du moins, en gardant son secret, que vous n'êtes pas indigne à tous égards du sincère attachement qu'elle eut pour vous. »<sup>229</sup> Comme nous l'observons, les deux citations comprennent parfaitement la silhouette du lecteur dans les préfaces des correspondances et elles s'adressent directement au lecteur. Ces fragments invitent le lecteur à participer dans le voyage des héroïnes à travers la passion ardente grâce à leurs lettres. Le fait que l'éditeur espère que les lettres vont plaire au lecteur dans la préface de *Lettres Portugaises*, et qu'on est demandé de garder en secret la correspondance dans la préface de *Lettres de Fanni Butlerd*, peut être considéré comme un procédé pour toucher le lecteur, une démarche afin de réveiller ses sentiments.

Eric Gatefin met en valeur que le lecteur et les interlocuteurs se trouvent au même niveau dans le roman épistolaire : « Le lecteur placé sensiblement au même niveau que ces interlocuteurs privilégiés, acquiert lui aussi des connaissances qui tendent à susciter son émotion ou sa pitié. De la compassion, Mme Riccoboni invite son public à passer à la colère et à l'indignation. »<sup>230</sup> Grâce à cette proximité, le lecteur peut facilement se reconnaître dans les conditions dans lesquels vivent Mariane et Fanni.

Autrement dit, une sympathie pour les héroïnes naît chez le lecteur et il les considère plutôt comme des pauvres femmes innocentes que comme celles qui sont responsables de leur malheur en cultivant leur passion. Cependant, on peut en même temps éprouver des sentiments différents pour elles en tant que lecteur : parfois on sent la pitié pour les héroïnes, d'autres fois on les trouve tellement pathétiques que cela en est risible. Par conséquent, la réponse à notre question principale : « dans quelle mesure les héroïnes des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd à Milord Charles Alfred* sont-elles innocentes ou responsables face à leur propre malheur ? » peut varier selon les expériences diverses des lecteurs.

---

<sup>228</sup> Ibid.

<sup>229</sup> Riccoboni, op.cit., *Mistriss Fanni, A un seul lecteur*, p. 183

<sup>230</sup> Gatefin, E., op.cit., p. 129

## XV) La soumission : la responsabilité des héroïnes ?

Ce que les *Lettres de Fanni Butlerd* et les *Lettres Portugaises* ont en commun parmi les thèmes tels que l'absence, la solitude et la trahison, nous trouvons aussi la soumission. Dans une de ses lettres, Fanni écrit qu'elle obéit à son amoureux : « J'obéirai à mon cher amant ; je me conformerai à ses désirs ; plus d'idées affligeantes [...] »<sup>231</sup> Mariane admet aussi qu'elle devrait agir autrement, mais qu'elle se soumet à son amoureux : « [...] il fallait que dans ces moments trop heureux j'appelasse ma raison à mon secours pour modérer l'excès funeste de mes délices, et pour m'annoncer tout ce que je souffre présentement : mais je me donnais toute à vous [...] »<sup>232</sup> Fanni décrit l'idée de modération analogiquement, mais à la fin elle se soumet complètement : « Il faut modérer cette passion, en ralentir les mouvements, la rendre plus supportable : le tiers de mon amour serait assez... non... eh bien, mon cher Alfred, j'offre la moitié... encore non... Oh ! prends donc tout, oui tout. »<sup>233</sup> La soumission peut donc être considérée comme une caractéristique qui vient de la volonté de Mariane et Fanni, et qui rend ainsi les héroïnes plus responsables.

Nous pouvons aussi remarquer la soumission dans le style monotone et dans la longueur des lettres : « Adieu, il me semble que je vous parle trop souvent de l'état insupportable où je suis [...] »<sup>234</sup> Le passage suivant des *Lettres Portugaises* montre que Mariane comprend qu'elle est soumise à l'officier : « Il y a des moments où il me semble que j'aurais assez de soumission pour servir celle que vous aimez [...] »<sup>235</sup> La soumission est également marquée dans les passages dans lesquels Mariane et Fanni soulignent que leurs amoureux ne sont pas coupables : « [...] l'amour que j'ai pour vous vous sert si fidèlement, que je ne puis consentir à vous trouver coupable, que pour jouir du sensible plaisir de vous justifier moi-même. »<sup>236</sup>, « Il est vrai que je serais plus malheureuse, mais vous ne seriez pas si coupable. »<sup>237</sup>, « [...] je ne dois pas vous les écrire, de crainte de vous rendre plus coupable [...] »<sup>238</sup> Le fait que les malheurs et les maladies des hommes aimés sont considérés comme plus inquiétants et dramatiques que ceux des héroïnes, ils sont pareillement des traces de

---

<sup>231</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XCVII, p. 254

<sup>232</sup> Guilleragues, op.cit., 2<sup>nd</sup>e lettre, p. 80

<sup>233</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXXIX, p. 250

<sup>234</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 88

<sup>235</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 95

<sup>236</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 90

<sup>237</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 94

<sup>238</sup> Ibid.

soumission : « Votre lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au royaume d'Algarve : je crains que vous n'ayez beaucoup souffert sur la mer, et cette appréhension m'a tellement occupée, que je n'ai plus pensé à tous mes maux [...] »<sup>239</sup>, « Je crains que quelque accident ne vous ait arrêté dans votre route, que vous ne soyez arrivé malade, que vous n'aimiez plus... Quelque terrible que soit cette dernière idée, je la préfère sans balancer aux deux autres. »<sup>240</sup>.

De nombreuses lettres dans lesquelles Fanni et Mariane s'excusent, témoignent pareillement de la soumission, voire du désir d'être soumise aux hommes qu'elles aiment.

Dans ces extraits, Fanni demande à Alfred de lui pardonner : « Elle vous dit, « pardonnez-moi, ô mon aimable ami, pardonnez-moi, si vous m'aimez !... » Je vous couler ses larmes, elle plie un genoux ; vite, mon cher Alfred, relevez-là ; qu'un doux souris lui prouve que vous êtes capable d'oublier ses fautes. »<sup>241</sup>, « Pardonne à la pauvre malade, elle ne sait ce qu'elle dit. »<sup>242</sup> De même façon, Mariane exprime la soumission dans le passage lorsqu'elle demande pardon au chevalier : « [...] je n'ai pas assez d'égard pour vous, je vous en demande pardon, et j'ose espérer que vous aurez quelque indulgence pour une pauvre insensée [...] »<sup>243</sup>

Les épistolières sont également soumises à leurs amoureux lorsqu'elles oublient de penser à elles-mêmes, et à leur propre malheur : « [...] en voyant couler vos larmes, j'oublie le sujet des miennes [...] »<sup>244</sup>, « [...] mais je serais au désespoir, si elles vous attiraient quelque malheur, et j'aime beaucoup mieux qu'elles demeurent sans punition, que si j'en étais vengée. »<sup>245</sup> Ne s'agit-il pas plutôt d'un masochisme extrême des héroïnes, d'un plaisir égocentrique qui ne sert qu'à les satisfaire ? Fanni et Mariane trouvent facilement la jouissance dans la douleur même si celle-ci leur coûte très chère.

Elles favorisent la soumission en rejetant l'idée de la dominance. N'est-il pas évident qu'elles privilégient avant tout la dépendance et l'obéissance dans leur vie ? En tout cas, ces caractéristiques ne facilitent point la situation dans laquelle les héroïnes se trouvent, et malheureusement les épistolières ne sont pas si fortes pour admettre qu'elles sont condamnées à vivre dans le malheur avant d'achever leur écriture. Au lieu de prendre leur avenir entre

---

<sup>239</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 89

<sup>240</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LIII, p. 216-217

<sup>241</sup> Ibid, Lettre XXIII, p. 196

<sup>242</sup> Ibid, Lettre LXXV, p. 236

<sup>243</sup> Guilleragues, op.cit., 3<sup>ème</sup> lettre, p. 88

<sup>244</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre CVII, p. 260

<sup>245</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 89

leurs mains, les héroïnes le laisse à leurs hommes aimés et ainsi au jeu du hasard. La soumission de Fanni et Mariane est par conséquent celle d'un sacrifice auquel elles s'abandonnent ardemment, mais qui leur cause tant de douleur. La passion est une comme une impulsion irrépressible qui les pousse à agir contre le bon sens et même contre leur volonté.

La passion est dans les deux romans un personnage à part entière qui domine les deux femmes, la passion qui les enflamme rend même impossible leur relation avec leurs amants. On peut même dire que la soumission ici est plutôt inconsciemment consentie dans la mesure où ce sentiment répond à leur soif de perfection émotionnelle. Elles se sentent exister à travers l'excès.

## XVI) La naïveté : la source de l'innocence ?

À plusieurs reprises, Fanni et Mariane apparaissent dans leurs correspondances comme des femmes naïves. Fanni se dévoile souvent comme une femme qui manque d'adéquation, c'est-à-dire qu'elle a l'habitude de dire des choses très sottes et absurdes en réfléchissant : « Oh je perds la tête, en vérité je la perds ! »<sup>246</sup>, « Ah, la maudite province ! que je la hais ! *elle vous ennuie*, elle me désespère, moi. »<sup>247</sup>, « Y pensez-vous comme moi ? Oui, vous le dites, et je vous crois. »<sup>248</sup> Mariane se révèle comme une femme naïve à travers la difficulté d'admettre la réalité. Par exemple lorsqu'elle vient d'apprendre que le lieutenant de l'officier est toujours mieux informé que Mariane, elle a l'air d'être très naïve :

« Votre lieutenant vient de me dire qu'une tempête vous a obligé de relâcher au royaume d'Algarve : je crains que vous n'avez beaucoup souffert sur la mer, et cette appréhension m'a tellement occupée, que je n'ai plus pensé à tous mes maux ; êtes-vous bien persuadé que votre lieutenant prenne plus de part que moi à tout ce qui vous arrive ? Pourquoi en est-il mieux informé, en enfin pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? »<sup>249</sup>

Ce que les héroïnes partagent est bien la naïveté dans le sens où elles idéalisent beaucoup leur amour. Leur vision de celui-ci tend vers l'idéal, ce qui n'est guère en conformité avec la réalité. L'idéalisation telle que nous la voyons dans les *Lettres Portugaises* en est un bon témoignage : « [...] mais vous me parûtes aimable, avant que vous m'eussiez dit que vous m'aimiez, vous me témoignâtes une grande passion, j'en fus ravie, et je m'abandonnai à vous aimer éperdument. »<sup>250</sup> Comme pour Mariane, Fanni idéalise également Alfred sans remarquer tous ses défauts : « Quoi, si tendre, si aimable, si chéri, si digne de l'être [...] »<sup>251</sup> La naïveté devient ainsi un masque derrière lequel les épistolières deviennent innocentes, mais qui parallèlement fonctionne comme l'origine de leur malheur.

Même si vers la fin les héroïnes deviennent moins naïves et plus responsables, il y a malgré tout des traces de naïveté, comme par exemple dans une des dernières lettres de Fanni : « *Je suis toujours aimée !* Dis-le-moi cent fois, mon cher Alfred ; dis-le-moi mille et mille fois : répète à tous moments que je suis *ta chère maîtresse*, qu'aucune autre *ne te peut*

---

<sup>246</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXVIII, p. 239

<sup>247</sup> Ibid, Lettre LXXIX, p. 240

<sup>248</sup> Ibid, Lettre XCIX, p. 256

<sup>249</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 89

<sup>250</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 90

<sup>251</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XIV, p. 190

*inspirer d'amour. Ah, puisses-tu me le persuader !* »<sup>252</sup> Cette citation montre que Fanni est tombée de nouveau dans le monde illusoire : l'héroïne s'imagine qu'elle est aimée par celui qu'elle aime, alors qu'en réalité nous savons que ce n'est pas la vérité.

Même si l'héroïne apparaît comme une femme forte et responsable dans ses dernières lettres, elle semble avoir besoin d'y ajouter une légère naïveté, voire un peu d'innocence. Fanni et Mariane se montrent comme des femmes naïves et innocentes, ce qui permet ainsi au lecteur de sentir de la pitié pour elles car ils se reconnaissent dans leur situation. On peut aisément s'identifier à ses personnages émotionnellement.

---

<sup>252</sup> Ibid, Lettre CX, p. 262

## XVII) Vers l'état de guérison

Comme le définit l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, la passion réduit l'homme en le rendant aveugle. Mais il peut en sortir s'il fait un effort suffisant, c'est-à-dire on peut y arriver si on se sert de sa raison :

« Triste tableau de l'état où l'homme est réduit par ses *passions!* environné d'écueils, poussé par mille vents contraires, pourroit - il arriver au port? Oui, il le peut; il est pour lui une raison qui modère les *passions*, une lumière qui l'éclaire, des règles qui le conduisent, une vigilance qui le soutient, des efforts, une prudence dont il est capable.»<sup>253</sup>

Graduellement, c'est exactement ce que les héroïnes semblent faire : elles comprennent finalement que leur passion les a réduites et ainsi elles font les premiers pas vers l'approchement progressif de l'état de guérison. Mariane admet soudain qu'elle était aveuglée par l'amour : « Vous n'étiez point aveuglé, comme moi ; pourquoi avez-vous donc souffert que je devinsse en l'état où je me trouve ? »<sup>254</sup> Enfin, l'héroïne comprend qu'elle ne peut plus continuer de vivre dans un mensonge : « [...] je ne puis demeurer plus longtemps dans l'état où je suis [...] »<sup>255</sup> De la même façon, Fanni accepte le fait qu'elle et Alfred ne seront jamais ensemble parce qu'Alfred est en train de s'unir à une autre femme : « *Vous m'aimez, vous m'adorez, vous ne changerez jamais*, et vous allez vous unir à une autre, et vous semblez déterminé à ne plus me voir. »<sup>256</sup>

Le passage dans lequel Fanni admet le fait que « l'homme fait tous ses malheurs »<sup>257</sup> montre par excellence qu'elle devient consciente de sa responsabilité. Peu après, l'héroïne écrit que l'amour lui est beaucoup plus précieux : « Oui, mon cher Alfred, ton amour est mon bien suprême. Mais que le mien m'est précieux ! »<sup>258</sup> Fanni se révèle donc peu à peu comme une femme forte et qui n'a plus besoin de son amoureux. Fréquemment, les lettres contiennent des passages dans lesquels l'épistolière décrit des conseils de ses amies. Par exemple, nous observons dans le fragment suivant que sa copine Miss Betzi lui donne un conseil utile. Fanni affirme qu'elle ne se considère pas d'être parfaite, qu'elle a des défauts : « Miss Betzy dit que

---

<sup>253</sup> L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, <http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.11:176.encyclopedie0513.1362693> (Consulté le 11.05.2014)

<sup>254</sup> Guilleragues, op.cit., 4<sup>ème</sup> lettre, p. 90-91

<sup>255</sup> Ibid, 4<sup>ème</sup> lettre, p. 95

<sup>256</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre CII, p. 257

<sup>257</sup> Ibid, Lettre LXXV, p. 236

<sup>258</sup> Ibid, Lettre XCIX, p. 256

je ne sais pas compenser les peines par les plaisirs : elle a raison, c'est un défaut de mon caractère. »<sup>259</sup> Autrement dit, Fanni se rend finalement compte de son caractère, qu'il faut le changer puisque c'est elle qui est responsable de sa vie. Une autre lettre de Fanni nous raconte qu'une autre copine, Lady Charlotte lui conseille de ne pas faire confiance aux hommes si aveuglement qu'elle le fait : « Si jamais jamais, j'en ferais, dit-elle, une cruelle épreuve. Il faut maîtriser, maltraiter un amant pour l'enchaîner, l'animer, le fixer. La bonté fait des ingrats ; la douceur, des tyrans ; et la bonne foi, des perfides. »<sup>260</sup> En vérité, ces conseils sont peut-être destinés tant à Fanni qu'au lecteur. Comme la tragédie classique qui mettait en scène le bon et le mauvais comportement du héros ou de l'héroïne et qui contribuait ainsi à l'éducation sentimentale du spectateur, pareillement le roman épistolaire semble de nous transmettre un message important : en tirer des leçons pour ne pas commettre les mêmes fautes.

Comme nous l'avons étudié dans le chapitre II, les héroïnes n'arrêtent pas de regarder les portraits de leurs amoureux au début de leur correspondance. Mais plus le récit avance, plus le comportement de Mariane et de Fanni change par rapport à cette image : le portrait devient quelque chose d'insupportable pour les femmes et elles essaient de s'en débarrasser. Dans sa cinquième et dernière lettre, toujours abandonnée et sans aucune réponse de la part de l'officier, Mariane possède toujours un espoir que l'officier lui répondra, mais celui-ci est beaucoup plus faible dans cette lettre que dans ces lettres précédentes. Nous la voyons complètement transformée en une femme plus forte qui refuse de s'identifier avec l'homme qui l'a aimé un jour si fort. Par exemple, elle raconte qu'elle lui rend le portrait et les bracelets offerts par lui :

« Ne craignez pas que je vous écrive ; je ne mettrai pas même votre nom au-dessus du paquet ; j'ai chargé de tout ce détail Dona Brites, que j'avais accoutumée à des confidences bien éloignées de celle-ci ; ces soins me seront moins suspects que les miens ; elle prendra toutes les précautions nécessaires afin de pouvoir m'assurer que vous avez reçu le portrait et les bracelets que vous m'avez donnés. »<sup>261</sup>

Dans cet extrait, Mariane raconte qu'elle est totalement indifférente par rapport au chevalier. L'héroïne dit qu'elle ne veut même pas mettre son nom sur le paquet, et nous apprenons aussi qu'elle est prête à se débarrasser de tous les objets qu'il lui a offerts un jour : le portrait et les bracelets.

---

<sup>259</sup> Ibid, Lettre LXXXIII, p. 243

<sup>260</sup> Ibid, Lettre LXXXVI, p. 247

<sup>261</sup> Guilleragues, op.cit., 5<sup>ème</sup> lettre p. 98

Nous observons un passage similaire dans les *Lettres de Fanni Butlerd* lorsque Fanni évoque un passage dans lequel elle dit qu'elle a mis le portrait d'Alfred tout au fond du tiroir : « Votre portrait en pâtit, je m'en prends à lui, il est mis en pénitence au fond, tout au fond du tiroir. On vous dira comme je le bats, comme il est malheureux avec moi ; miss Betzi embellira bien cette folie que je fis un jour. »<sup>262</sup> Les verbes « pâtir », « battre » et l'expression « en pénitence » témoignent de caractère vengeur de l'héroïne ; lorsque Fanni met son portrait dans le tiroir, cette action peut être considérée comme une tentative de faire souffrir Alfred. C'est sa manière de lui dire qu'elle le méprise et de le punir. Après un certain nombre de lettres, l'épistolière souligne que le portrait d'Alfred tient peu de place dans sa chambre : « Il me semble que votre portrait tient bien peu de place : hélas, combien il en reste ! pourquoi ne puis-je satisfaire le plus ardent de vos vœux ! pourquoi ?... »<sup>263</sup> Fanni se rend graduellement compte de l'origine de son malheur et le portrait ne possède plus pour elle de valeur significative vers la fin qu'au début de la correspondance. Ainsi l'héroïne élimine Alfred en se laissant plus de place et elle semble s'approcher vers l'état de guérison.

Cependant, vers la fin de la cinquième et la dernière lettre, Mariane écrit le suivant : « En vous renvoyant vos lettres, je garderai soigneusement les deux dernières que vous m'avez écrites, et je les relirai encore plus souvent que je n'ai lu les premières, afin de ne retomber plus dans mes faiblesses. »<sup>264</sup> Ce passage représente véritablement Mariane en tant que femme ambiguë : est-elle prête à quitter cette passion qui nourrit vivement son écriture, ou invente-t-elle de nouveau des excuses pour se justifier ou pour faire avancer le récit ? Nous ne connaissons pas tout à fait la réponse à cette question parce qu'elle précise par la suite que les souvenirs de sa passion vivent toujours en elle : « Ah ! qu'elles me coûtent cher, et que j'aurais été heureuse, si vous eussiez voulu souffrir que je vous eusse toujours aimé ! »<sup>265</sup> En revanche, nous pouvons soupçonner que la dernière phrase constitue une rupture, et par conséquent ce qui suit, est une page blanche, ce qui témoigne de la fin de son écriture :

« Je connais bien que je suis encore un peu trop occupée de mes reproches et de votre infidélité, mais souvenez-vous que je me suis promis un état plus paisible, et que j'y parviendrai, ou que je prendrai contre moi quelque résolution extrême, que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir ; mais je ne veux plus rien de vous, je suis

---

<sup>262</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXII, p. 233

<sup>263</sup> Ibid, Lettre XCVIII, p. 255

<sup>264</sup> Guilleragues, op.cit., 5<sup>ème</sup> lettre, p. 106

<sup>265</sup> Ibid.

une folle de redire les mêmes choses si souvent, il faut vous quitter et ne penser plus à vous, je crois même que je ne vous écrirai plus ; suis-je obligée de vous rendre un compte exact de tous mes divers mouvements ? »<sup>266</sup>

Fanni va peut-être plus loin que Mariane puisqu'elle provoque véritablement son homme aimé. Par exemple, dans une de ses lettres l'épistolière défie Alfred en disant qu'elle est plus riche que lui : « On est très riche quand on possède un bien dont rien ne pourrait réparer la perte ; bien qui tient à nous, et nous rend heureux en dépit de l'opinion et des préjugés. Je suis riche, Milord ; et par ma façon de penser plus riche que vous peut-être. »<sup>267</sup> Ne semble-il pas que cette richesse représente symboliquement l'écriture pour l'héroïne ? Car c'est exactement ce processus de création, qui lui permet de s'exprimer, de découvrir le monde, de le transformer en rendant la justice à elle-même et aux femmes par son écriture :

« Je me rends justice, mon cher Alfred, je ne dois plus inspirer que de la pitié ; et ma fierté ne peut supporter l'idée d'en exister. Je ne goûte plus le plaisir d'être aimée, l'amertume a versé ses noirs poisons sur vos soins, sur tout ce qui m'entourne ; mon cœur se fait des peines, il s'enveloppe des nuages épais de la tristesse ; mon amour ressemble à la haine ; je vous offense à chaque instant. »<sup>268</sup>

L'épistolière souligne ainsi qu'elle n'est plus humble et naïve ; Fanni déclare qu'elle est devenue puissante et fière grâce à l'écriture. C'est donc la seule façon comment Fanni peut se sentir vivante et riche : par créer en s'exprimant librement.

Au contraire de Mariane, Fanni insiste aussi dans une de ses dernières lettres au fait qu'Alfred lui rend ses lettres : « je vous ai prié de me rapporter mes lettres, vous ne m'avez rien répondu ; vous avez pleuré... Est-ce mon état qui vous attriste ? j'en serais bien fâchée. »<sup>269</sup>, « Rapportez-moi mes lettres, je veux absolument les avoir. Eh, quel intérêt avez-vous à les garder ? pourriez-vous les relire avec plaisir ? J'aurais bien mauvaise opinion de votre cœur, si je l'imaginais. »<sup>270</sup> Le fait que Fanni demande de lui envoyer ses lettres en retour, peut témoigner de sa manière définitive d'achever la relation avec Alfred en soulignant sa radicalité et sa puissance. Elle le signale de nouveau tout à la fin de la correspondance : « Un si long délai me force d'insister, et de vous prier une seconde fois de me rendre ces lettres qui ne vous sont point *chères*, qui ne peuvent vous être *chères*. »<sup>271</sup>, « Rendez-moi mes

---

<sup>266</sup> Ibid.

<sup>267</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre XCIII, p. 252

<sup>268</sup> Ibid, Lettre CXI, p. 262-263

<sup>269</sup> Ibid, Lettre CV, p. 259

<sup>270</sup> Ibid.

<sup>271</sup> Ibid, Lettre CXV, p. 266

lettres ; ne me forcez pas de vous les demander encore... »<sup>272</sup> L'héroïne écrit-elle ceci peut-être parce qu'elle a déjà dès le début de la correspondance des plans de publier ses lettres ? De cette manière, le renvoi des lettres devient symboliquement la vengeance de Fanni.

Comme nous l'avons abordé, malgré toute la souffrance que l'amoureux de Mariane lui a causée, elle décide de garder quelques de ses lettres comme un beau souvenir de son aventure. Contrairement, Fanni décide radicalement de ne conserver aucune mémoire d'Alfred dans sa vie et elle ne veut pas être possédée par lui non plus. L'épistolière rejette même l'idée d'amitié avec lui : « Vous me demandez *mon amitié* ! Prétendre à *mon amitié*, vous, mon ennemi le plus cruel ? »<sup>273</sup> Car Fanni en réalise rapidement des conséquences douloureuses : « Est-ce en détruisant mon bonheur, mon repos, ma santé, tout l'agrément de ma vie, que vous avez acquis des droits à ma reconnaissance, à mon estime, à *mon amitié* ? ... »<sup>274</sup> En rejetant la proposition de l'amitié avec Alfred, Fanni réussit donc partiellement de punir son amoureux, action qui lui donne plus de responsabilité.

Ce qui distingue également la manière de l'écriture de Fanni de Mariane est que Fanni ose évoquer des scènes qui sont plus effrayantes par rapport à celles qui sont racontées par Mariane dans les *Lettres Portugaises*. À plusieurs reprises, l'héroïne riccobonienne fait allusion à la mort d'Alfred: « Désirer la mort de son amant, plutôt que son inconstance, c'est s'aimer plus que lui ; c'est être plus attachée aux douceurs de l'amour, qu'à l'objet qui nous les fait goûter. »<sup>275</sup> En d'autres termes, Fanni révèle qu'en réalité elle est beaucoup plus fidèle à sa passion qu'à son amoureux. C'est évidemment une autre manière de se mentir qu'elle n'a pas un chagrin à cause d'être abandonnée par celui qu'elle aime, mais qu'elle souffre d'un narcissisme, lié à son désir égoïste et illusoire. Mais nous pouvons parallèlement soupçonner que Fanni met en valeur ce passage pour écraser Alfred, surtout lorsqu'elle évoque le sujet de la mort. En conséquence, elle se dévoile comme une femme beaucoup plus puissante et brave par rapport à Mariane qui semble être plus faible et prudente.

Une autre lettre dans laquelle l'épistolière aborde le sujet de la mort, est celle qui parle d'un chasseur qui se contente de tuer un lapin :

« ...et parmi tant d'avantages, l'homme n'a rien trouvé pour son bonheur. Sans le chasseur qui s'amuse cruellement à donner la mort, le petit lapin sorti de son terrier le matin d'un beau jour, courant, folâtrant dans un

---

<sup>272</sup> Ibid.

<sup>273</sup> Ibid.

<sup>274</sup> Ibid.

<sup>275</sup> Ibid, Lettre VIII, p. 187

pré fleuri, serait mille fois plus heureux que ces êtres sublimes qui savent tant, et ne jouissent que des erreurs de leur imagination... »<sup>276</sup>

Ne s'agit-il pas d'une allégorie, une histoire analogique qui nous rappelle la situation de Fanni et d'Alfred où l'un domine et l'autre se soumet ? De toute manière, Fanni met en lumière cette inégalité en espérant de le changer un jour. Elle inclut également l'image du chasseur dans sa dernière lettre en précisant que les femmes triompheront finalement :

« Nous saurions nous défendre ; l'habitude de résister nous apprendrait à vaincre. Ne nous élevez-vous dans la mollesse, ne nous rendez-vous faibles et timides, que pour vous réserver le plaisir cruel que goûte cette espèce de chasseur, qui, tranquillement assis, voit tomber dans ses pièges l'innocente proie qu'il a conduite par la ruse à s'envelopper dans ses rets ? »<sup>277</sup>

Ce passage nous montre que Fanni invite son amoureux et conséquemment le lecteur à une réflexion aboutie au sujet de l'oppression des femmes : elle ne donne pas des réponses en mettant en question cette problématique. Son but est effectivement de convaincre son adversaire. L'article de Jürgen Siess précise que dans les *Lettres de Fanni Butlerd* l'intention de l'écriture n'est pas véritablement la vengeance ; mais elle sert plutôt comme un fruit de réflexion, une tentative de changer la vision des hommes par rapport aux femmes pour ainsi leur donner l'égalité : « La lettre ne se donne pas seulement pour objet de dresser un réquisitoire contre ses destinataires potentiels, elle tend aussi à susciter une réflexion qui devrait aboutir à une révision de l'attitude qu'adoptent les hommes à l'égard des femmes. »<sup>278</sup> Ainsi Fanni contribue à l'engagement du lecteur dans la correspondance afin d'améliorer globalement la perception des femmes.

Un autre extrait des *Lettres de Fanni Butlerd* met en évidence une scène de combat entre Alfred et une créature fantastique, inventée par l'héroïne, qu'elle désigne entre autres comme « un héros bien plus grand, bien plus noble » : « Venez, admiré Shakespeare, venez combattre un héros bien plus grand, bien plus noble que tous les vôtres, un amant plus tendre, plus aimable, plus aimé que tous vos princes. »<sup>279</sup> Pourquoi a-t-elle donc choisi de placer son amoureux dans une situation risquée si elle l'aime si ardemment ? Effectivement, ce n'est

---

<sup>276</sup> Ibid, Lettre LVII, p. 220

<sup>277</sup> Ibid, Lettre CXVI, p. 268

<sup>278</sup> Siess, J., *Double adresse et genre épistolaire*, Université de Caen, L'Harmattan, 2002, p. 116

<sup>279</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXXIX, p. 250

qu'une manière de rabaisser Alfred. On a l'impression qu'elle déclare presque une guerre à celui qu'elle aime quand elle évoque ce passage.

Fanni sait bien qu'elle a fait une erreur lorsqu'elle est tombée amoureuse d'un homme ingrat, tel qu'Alfred : l'héroïne s'est attachée à lui aveuglement sans penser aux conséquences. Elle a donc réfléchi et elle a appris une leçon importante : « N'exigez plus de preuves de mon attachement, il peut durer ; mais il ne doit pas se manifester. »<sup>280</sup> Fanni devient par conséquent une femme sage, provocatrice et maligne qui sait comment s'exprimer, au contraire de Mariane qui ne semble pas vraiment avoir cette intention de provocation. Conséquemment, nous pouvons souligner que l'épistolière riccobonienne peut être considérée comme plus responsable, tandis que l'héroïne de Guilleragues se dévoile plutôt comme une femme plus innocente.

---

<sup>280</sup> Ibid, Lettre CVII, p. 260

## XVIII) Le féminisme triomphant

Comme nous l'avons déjà précisé dans le chapitre II, les lettres des épistoliers contiennent plusieurs passages de substitution. Mais ce qui distingue probablement les *Lettres Portugaises* de *Lettres de Fanni Butlerd*, c'est la manière d'expression de Mariane et de Fanni à travers leurs correspondances. Lorsque Mariane raconte qu'elle ne peut pas quitter la lettre qui dans un instant sera chez son amoureux, elle le décrit d'une manière innocente avec beaucoup de regrets : « Adieu, je ne puis quitter ce papier, il tombera entre vos mains, je voudrais bien avoir le même bonheur: hélas! insensée que je suis, je m'aperçois bien que cela n'est pas possible. »<sup>281</sup> Dans plusieurs lettres Fanni s'imagine que Alfred est présent dans sa chambre, et dans la dernière citation nous voyons qu'elle rend la lettre de son amoureux vivant : « Il m'est devenu cher ce cabinet ; je vous y ai vu, je vous y reverrai bientôt. »<sup>282</sup>

« Vous voilà debout sur ma table, appuyé contre mon écritoire ; votre lettre sert de piédestal à la jolie statue : ses yeux, fixé sur les miens, semblent vouloir faire passer dans mon cœur le feu dont ils brillent : cette bouche qui sourit, paraît vouloir s'ouvrir pour me parler. »<sup>283</sup>

Nous observons que ce n'est pas Alfred qui est placé au piédestal, mais que c'est sa lettre que l'héroïne considère comme l'objet le plus cher, et elle trouve que celle-ci possède plein de vivacité. Fanni voit des visions lorsque l'épistolier dit par la suite que la lettre commence à parler avec elle : « Aimez, adorez l'objet que je vous représente ; c'est votre ami, c'est votre amant, c'est lui qui trouble votre cœur, qui l'enchanté [...] »<sup>284</sup> Ensuite, l'héroïne raconte encore un passage de substitution dans lequel elle caresse la lettre ; on a l'impression que Fanni a confondu la lettre avec Alfred : « [...] mais que tu m'es devenu cher ! par combien de caresses j'ai réparé l'espèce de dédain avec lequel je te pris ! que de jours il a passé dans mon sein ! que je l'ai baisé ! combien de fois je l'ai pressé contre mon cœur ! J'avais du plaisir à me dire, il est là. »<sup>285</sup> Fanni essaie donc de rendre Alfred jaloux en le remplaçant avec sa lettre, tandis que Mariane n'exprime que le désespoir sans ajouter l'aspect de jalousie dans la correspondance. C'est-à-dire que cet aspect donne une valeur innocente à Mariane, et en même temps il offre plus de responsabilité à Fanni.

---

<sup>281</sup> Guilleragues, op.cit., 1<sup>ère</sup> lettre, p. 78

<sup>282</sup> Riccoboni, op.cit., Lettre LXXXVII, p. 248

<sup>283</sup> Ibid, Lettre LXXXV, p. 246

<sup>284</sup> Ibid.

<sup>285</sup> Ibid.

Nous pouvons y ajouter également l'hostilité avec laquelle les lettres de l'héroïne riccobonienne sont remplies. Progressivement, ses lettres sont envahies par la haine et surtout vers la fin elle se dévoile avec beaucoup d'agressivité :

*« Il est mon esclave ; il veut rester aux pieds de sa souveraine : ses chaînes sont douces ; il les préfère à la liberté, à l'empire du monde. A mes pieds, toi ! Ah ! viens dans mes bras ; viens-y prendre de nouveaux fers, et que leur légèreté ne t'engage jamais à les rompre. »*<sup>286</sup>

Comme nous le voyons ici, Fanni tracasse Alfred par son langage en l'appelant « esclave », tandis qu'elle se voit comme « souveraine ». Le but de Mariane est sans doute celui de pousser l'officier à lui écrire. Fanni fait la même chose que Mariane en réussissant à un certain degré ce projet, sauf que l'intention de Fanni, qui est assez bien cachée, vise à détruire toute la dignité d'Albert. L'héroïne riccobonienne est également une femme très fière car elle connaît bien sa propre valeur, ce que Fanni démontre surtout vers la fin de la correspondance : *« Le plus infortuné des hommes serait celui qui perdrait mon estime, ma tendresse [...] »*<sup>287</sup> Elle se considère donc comme quelqu'un qui ne mérite que de bonnes choses et elle se demande à un moment donné si Alfred est digne d'elle : « Votre conduite m'apprendra si vous êtes digne d'une amie généreuse. »<sup>288</sup> En plus, Fanni est une femme qui ne semble pas regretter ce qu'elle fait, ce que nous montre une de ses lettres : « Je ne regrette rien. Ah ! je n'ai plus rien à regretter. »<sup>289</sup> L'épistolière ne se contente pas de recevoir une simple réponse de sa part, elle possède de plus une nécessité de tracasser son amoureux pour atteindre son but, d'où vient la conclusion que Mariane est beaucoup plus prudente par rapport à Fanni, et que Fanni semble être une femme hostile et fière.

Dans l'extrait suivant, Fanni souligne vivement encore une fois que la lettre lui est beaucoup plus chère que celui qu'elle aime : « Les jours de courrier je lui suis un peu infidèle, la lettre est préférée ; mais toutes mes nuits sont à lui. »<sup>290</sup> Nous savons bien que la lettre représente certainement l'écriture et que « lui » est évidemment Alfred. N'est-il pas alors un moyen de dire qu'elle préfère plutôt l'écriture, celle qui peut lui donner la dignité et grâce à laquelle elle peut s'exprimer à cœur ouvert ? Ou bien souligne-t-elle peut-être la libération vengeresse des femmes qui ne sont pas capables de prendre leurs plumes pour se défendre

---

<sup>286</sup> Ibid, Lettre LXXXVIII, p. 249

<sup>287</sup> Ibid, Lettre CI, p. 257

<sup>288</sup> Ibid. Lettre CII, p. 257

<sup>289</sup> Ibid, Lettre CIV, p. 259

<sup>290</sup> Ibid. Lettre LXXXV, p. 246

comme Fanni ? Si nous étudions sa lettre en profondeur, il y a des indications de l'oppression des femmes : « Mais la naissance, le monde, les préjugés... je hais tout ce qui nous éloigne. »<sup>291</sup>, « Votre absence m'a appris à ne pouvoir rien préférer, rien supporter, rien dire, rien penser. »<sup>292</sup> Dans la première citation, l'héroïne décrit l'inégalité entre les hommes et les femmes. Dans le deuxième exemple, Fanni met ici un accent sur la négation « rien » et les verbes, autrement dit, des actions. En d'autres termes, elle explique la réalité des femmes à l'époque qui sont obligées de se sentir anéanties et tracassées par les hommes, ce que nous observons également dans le passage suivant : « On m'entraîne loin de vous : c'est une chose bien fâcheuse que l'assujettissement ; le sentiez-vous comme moi ? Je passerai trois jours sans vous voir ! que d'heures, que de moments pour un cœur qui les compte ! »<sup>293</sup> Dans cet extrait, il s'agit bien précisément de conditions inégales entre les hommes et les femmes.

De toute manière, Fanni est une femme très forte : l'épistolière a l'air d'être une femme qui apprécie de risquer, et qui prétend prendre constamment toute la responsabilité pour cette ambition révolutionnaire. L'héroïne précise même qu'elle n'est guère faible dans une de ses lettres : « [...] si j'étais faible, je le regarderais comme le présage de quelque malheur [...] »<sup>294</sup> Elle ne semble ni avoir peur, ni vouloir se plaindre de sa situation. Pour Fanni, l'écriture est une véritable arme qui lui permet de s'exprimer librement : elle écrit parallèlement pour s'inscrire dans l'histoire et pour y inscrire d'autres femmes en leur rendant justice. Autrement dit, Fanni est peut-être celle qui a à sa charge deux décisions : celle de responsabilité pour sa propre situation, mais elle est également responsable dans le sens universel, car elle se sent obligée de lutter pour les droits féminins.

La forme épistolaire des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* y joue certainement un rôle décisif qui sert à renforcer le message du féminisme triomphant puisqu'elle contient un « Je » :

« L'écriture est d'abord une entreprise où le « Je » occupe une place très importante : il est l'élément moteur de l'énonciation. Elle implique l'inscription de la subjectivité pour se sentir être, c'est une parole qui veut nier la solitude et réclamer un dialogue dans la libre expression du moi. »<sup>295</sup>

---

<sup>291</sup> Ibid, Lettre LVII, p. 220

<sup>292</sup> Ibid. Lettre LXXXV, p. 246

<sup>293</sup> Ibid, Lettre XCVIII, p. 255

<sup>294</sup> Ibid, Lettre XCVI, p. 253

<sup>295</sup> Elloumi, op.cit., p. 21

Cet emploi de « Je » met parfaitement en valeur la réalisation et la réussite de la libération de Mariane et Fanni. L'article de Jürgen Siess souligne que malgré ses erreurs, Fanni triomphe en manifestant sa fierté : « La narration est centrée sur le conflit que Fanni a traversé et qui se termine par le triomphe de la fierté, la consommation de la rupture définitive avec Sir Alfred. Elle a été éclairée par ses peines et est revenue de son erreur. »<sup>296</sup> En conséquence, la façon dont Fanni se révolte contre les hommes témoigne de sa volonté forte et de sa responsabilité imposante, même si ce projet lui coûte énormément de douleur. Mireille Flaux met l'accent sur ce double jeu de culpabilité et d'innocence de l'héroïne :

« L'écriture devient à la fois une dénonciation du coupable et une vengeance de la part de la victime. Or, cette victime est aussi bien l'épistolière que l'éditeur des lettres, aussi bien Fanni que l'auteur. Quant à Alfred, le destinataire, il fait partie du public. Le roman devient la pièce d'un procès. »<sup>297</sup>

Évidemment, les *Lettres Portugaises* possèdent aussi le sujet qui met en lumière une femme qui est confrontée à lutter sans cesse contre une passion dont elle devient obsessionnelle, qui est trahie par son amoureux et qui en essaie de trouver une issue, mais le féminisme n'existe pas pour Mariane comme il le fait pour Fanni. Autrement dit, la religieuse portugaise de Guilleragues se bat plus précisément contre la passion, alors que l'héroïne riccobonienne semble de s'affronter avec le sexe masculin. Pourquoi y a-t-il un message du féminisme dans les *Lettres de Fanni Butlerd* si fort, et pour quelle raison nous ne trouvons pas le même thème dans les *Lettres Portugaises* ? La réponse à cette question pourrait être la suivante : les *Lettres de Fanni Butlerd* sont écrites par une femme, tandis qu'on estime que les *Lettres Portugaises* sont le chef-d'œuvre d'un homme. Par conséquent, nous pouvons logiquement déterminer que pour Madame Riccoboni il était beaucoup plus important que pour Guilleragues de mettre en scène un personnage forte et révolutionnaire, visant à émanciper les femmes. Car à l'époque, elles sont généralement considérées comme des êtres au statut inférieur et à l'intelligence relative, même par les génies comme Jean-Jacques Rousseau :

« Les femmes, en général n'aiment pas aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie [ ] Ce feu céleste qui échauffe et embrasse l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports

---

<sup>296</sup> Siess, J., op.cit., p. 116

<sup>297</sup> Flaux, M., «La fiction selon Mme Riccoboni» dans *Dix-huitième siècle*, N° 27, 1995, p. 433

sublimes qui portent leur ravissement jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes, ils sont tous froids et jolis comme elles. »<sup>298</sup>

Le sexe des auteurs influence conséquemment les œuvres dans telle mesure que les héroïnes sont mises en scène comme des femmes assez différentes. Au contraire de Mariane, l'héroïne plutôt faible et fragile, Fanni se manifeste comme une femme beaucoup plus vengeresse et révolutionnaire, qui se bat constamment pour les droits des femmes et qui ainsi réussit à leur rendre justice en triomphant. En même temps, presque un siècle sépare les deux romans : c'est-à-dire que pendant ce temps les femmes ont connu l'envie de s'exprimer et de se libérer en changeant la perception des femmes afin que celles-ci soient égales aux hommes, ce qui nous montrent parfaitement les lettres de Madame Riccoboni. D'ici vient le raisonnement que Mariane est dévoilée comme une épistolière innocente, alors que Fanni se présente comme plus responsable. Ce qui peut également souligner la volonté de Madame Riccoboni de mettre en lumière une héroïne beaucoup plus hostile, est le témoignage des lettres réelles écrites par Mme Riccoboni à son amant le conte de Maillebois alors que les lettres de Mariane sont inventées par Guilleragues.<sup>299</sup> Autrefois, l'écrivaine n'avait pas le même statut que les écrivains-hommes<sup>300</sup>, ce qui témoigne effectivement de son côté vengeresse qu'elle incarne dans le personnage de Fanni. Finalement, nous pouvons constater que Mariane et Fanni représentent des femmes différentes, mais qui sont encadrées dans le même contexte, autrement dit en tant que femmes abandonnées. En bref, nous voyons qu'il y a des différences entre les manières dont Guilleragues et Mme Riccoboni expriment le thème de la passion.

---

<sup>298</sup> Rousseau, J.J., *Lettre à D'Alembert* ou *Lettre sur Les Spectacles*, (1758), Amsterdam, Chez Marc Michel Rey, 1759, Note en bas des pages 193-194

<sup>299</sup> Kremer, op.cit., p. 109

<sup>300</sup> Elloumi, op.cit., p. 22

## XIX) Conclusion

Notre conclusion sera présentée à partir d'un point de vue qui s'inspire de l'analyse qui se concentre sur l'expérience personnelle du lecteur, élaborée par Jean Starobinski. Pour répondre à notre question principale : dans quelle mesure les héroïnes des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* sont-elles innocentes ou responsables face à leur propre malheur ?, nous allons résumer brièvement ce que nous avons trouvé intéressant par rapport à cette thématique. Les héroïnes épistolaires, Mariane et Fanni, nous étonnent par leur caractère complexe et contradictoire. Parfois, elles apparaissent dans leurs lettres comme des femmes innocentes, grâce à leur naïveté, leur côté émotionnel, leur sincérité apparente. Leur situation désespérée, celle des héroïnes abandonnées et isolées, sert comme cadre mettant en valeur leur pureté.

D'autres fois, Mariane et Fanni se dévoilent comme des femmes responsables de leur malheur : leur écriture en spirale en est le premier témoignage marquant, ce que les héroïnes partagent vivement. Paradoxalement, même si elles souffrent gravement, Mariane et Fanni trouvent du plaisir dans la douleur. Malgré la faillite du dialogue, la passion nourrit ardemment leur imagination.

Cependant notre étude montre que Mariane et Fanni ne sont pas forcément responsables au même degré. Tout d'abord, Mariane semble beaucoup plus innocente parce qu'elle a grandi dans le couvent ; elle ne possède pas beaucoup d'expérience. Fanni, au contraire, n'est pas véritablement enfermée ; elle est à priori capable de sortir de sa situation, mais elle refuse de le faire volontairement. Autrement dit, Fanni se révèle comme une femme beaucoup plus responsable. Nous pouvons y ajouter qu'elle est une femme plus expérimentée que Mariane, beaucoup plus mûre et sage dans le sens psychologique de ses qualités, étant donné qu'elle maîtrise par excellence de nombreuses techniques de manipulation. Nous le comprenons surtout lorsqu'elle réussit à convaincre Alfred de lui répondre plusieurs fois, alors que la pauvre Mariane subit un échec. L'héroïne riccobonienne est consciente de ses actions dès le début (elle publie ses lettres elle-même pour manifester le triomphe de la passion éternelle), tandis que Mariane peut être considérée comme une femme naïve qui n'évolue que vers la fin de la correspondance. Cette différence montre parfaitement que Fanni est plus responsable de son malheur que Mariane. En revanche, Mariane et Fanni sont responsables toutes les deux de leur situation désespérée parce qu'elles refusent au fur et à mesure de se servir de nombreux moyens pour en ressortir.

Une conséquence du caractère double de Mariane et Fanni est que nous éprouvons partiellement de la sympathie, partiellement du mépris pour les deux héroïnes. Les écrivains Guilleragues et Madame Riccoboni semblent ainsi suivre l'idéal classique de la tragédie. Dans la tragédie ancienne on mettait en scène des héros et des héroïnes qui selon les règles classiques devraient provoquer la sympathie des spectateurs, et en même temps désaffecter ceux-ci. Malgré le décalage du temps entre la tragédie et le premier roman épistolaire, on a gardé cette idée pour montrer par excellence que les héroïnes épistolaires sont exactement comme les héroïnes tragiques : elles sont et innocentes et responsables de leur malheur à la fois. C'était considéré d'une certaine façon comme une leçon pour les lecteurs ; ce sujet donnait un effet merveilleux de l'éducation sentimentale. C'est-à-dire que si les lecteurs auraient pu éprouver les mêmes sentiments que les héros de la tragédie, ils auraient pu éviter de faire les mêmes erreurs. En tout cas, conformément à l'idéal du critique Jean Starobinski ce que chaque lecteur retire des *Lettres Portugaises* et des *Lettres de Fanni Butlerd* reste un projet de découverte personnelle.

Nous voyons à travers les lettres que les héroïnes sont partiellement responsables de leur propre malheur, ce qu'on peut comparer à la tragédie racinienne, *Phèdre*, où « Phèdre devient son propre bourreau »<sup>301</sup>. Comme Phèdre qui décide de poursuivre ses passions, et continue à aimer Hippolyte même si elle sait que c'est dangereux pour elle, Mariane et Fanni choisissent d'être victimes de leur destin, et finissent dans une passion qui les captive entièrement entre la souffrance et l'humiliation. Comme Phèdre, elles semblent destinées à cultiver leur passion tout en ayant une certaine culpabilité.

L'équilibre entre l'innocence et la responsabilité touche sans doute le lecteur. Aujourd'hui, le fait que beaucoup de critiques littéraires pensent que les *Lettres Portugaises* sont des lettres réellement écrites peut être vu comme un témoignage de la tension entre ces deux termes. Nombreux sont aussi les études de ces deux romans épistolaires, ce qui prouve par excellence que les gens s'intéressent toujours à la lecture des romans épistolaires.

Enfin, nous pouvons nous demander si l'écriture enferme les héroïnes encore plus dans leurs rêveries ou bien si le processus de création sert comme un moyen potentiel de les libérer ? D'un côté, l'acte de l'écriture sous-entend un danger bien masqué : celui de l'isolement, autrement dit de l'illusion. De l'autre côté, l'écriture est souvent considérée comme un procédé de libération, particulièrement l'écriture féminine, qui rend son écrivaine

---

<sup>301</sup> Mathé R., Couprié A., dirigée par Décote G., *Profil d'une oeuvre – Phèdre Racine*, Paris: Hatier, 1677, p. 35

plus puissante. Comme l'explique l'article de Wafa Ellouimi, l'écriture offre une richesse de découvertes de soi et du monde qui entoure Mariane et Fanni :

« L'écriture, mise à nu de soi-même, de ses désirs, de ses malheurs, est une libération intellectuelle car cet écartèlement de soi aux quatre coins des multiples romans est un don de soi, un don qui semble impliquer un besoin de s'exprimer, de révéler son être, sa personne et de faire entendre sa voix. L'écriture est une profonde vérité, un prolongement de soi-même. Elle signifie un départ de soi pour mieux se retrouver, se dévoiler et se libérer intérieurement des déchirures de son âme. »<sup>302</sup>

Autrement dit, le fait d'écrire constitue une véritable exploration kaléidoscopique des sentiments pour les épistolières, qui les englobe en même temps dans les deux cadres, plus précisément dans celui de l'innocence et dans celui de la responsabilité. La question qui mérite d'être posée finalement, est la suivante : la correspondance par lettres est-elle un piège ou au contraire un pas vers la guérison pour les deux héroïnes ? Premièrement, l'écriture fonctionne comme un élément destructif qui semble renfermer Fanni et Mariane dans leur euphorie narcissique. Parallèlement, c'est exactement le processus de création qui produit un effet thérapeutique qui permet aux héroïnes de se libérer, comme le précise Mireille Flaux il contribue à :

« Fixer la réalité, donner une forme à ce qui était senti confusément, c'est ce que recherchent les héroïnes lorsqu'elles s'adressent à leurs confidents. Écrire, c'est redire qu'on aime, en convaincre l'autre et se convaincre soi-même, pour se donner le spectacle de son propre bonheur. »<sup>303</sup>

Après tous les passages abordés, nous pouvons constater que Mariane et Fanni réussissent finalement à se guérir de la passion qui occupe énormément leurs pensées. Le dernier discours, le silence après celui-ci, et enfin le vide de la page blanche marquent que les héroïnes sont parvenues à échapper au monde illusoire ou fictif. Par contre, la décision de Fanni de publier ses lettres et sa manière de s'y exprimer hostilement, dévoile une femme forte et féministe par rapport à Mariane qui semble être plutôt prudente. En revanche, ce qui établit un lien fort entre les *Lettres Portugaises* et les *Lettres de Fanni Butlerd*, c'est la tension entre innocence et responsabilité.

---

<sup>302</sup> Ellouimi, op.cit., p. 21

<sup>303</sup> Flaux, op.cit., p. 435

## Bibliographie

- Astbury, C. , « Les personnages masculins dans les romans de Mme Riccoboni » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Louvain – Paris – Dudley, Éditions Peeters, MA 2007
- Beckett, S., Bruno. Vico.. Joyce [1929], trad. française in *Objet Beckett*, catalogue de l'exposition au Centre Pompidou, Paris, Centre Pompidou, IMEC éd., 2007
- Bergez, D., *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod, 1996
- Calas, F., *Le Roman Épistolaire*, Paris, Éditions Nathan, 1996
- Carrell, S. L., *Le Soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire*. Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1982
- Cazenobe, C., *Le féminisme paradoxal de Madame Riccoboni*, *Révue d'Histoire littéraire de la France*, 88<sup>e</sup> Année, No. 1 Paris, Presses Universitaires de France, (Jan. – Feb., 1988)
- Depretto, L, « Mme Riccoboni ou la fabrique des best-sellers au XVIIIe siècle », *Acta fabula*, vol. 10, n° 2, Ouvrages collectifs, Février 2009, URL : <http://www.fabula.org/revue/document4852.php>, page consultée le 17 mars 2014
- Ducrot O. et Todorov T., *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.
- Delcroix, M. et Hallyn, F., *Introduction aux études littéraires. Méthodes du texte*. Bruxelles, De Boeck & Larcier s. a., Département Duculot Paris, 1995.
- Elloumi, W., « Une écriture du dépassement et de la liberté » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-

20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Louvain – Paris – Dudley, Éditions Peeters, MA 2007

*Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751–1772), de Diderot et d'Alembert [en ligne : <http://portail.atilf.fr/encyclopedie>] (Consulté le 11.05.2014)

Flaux, M., «La fiction selon Mme Riccoboni» dans *Dix-huitième siècle*, N° 27, 1995

Gatefin, E., « Topiques romanesques et effets de lecture » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Éditions Peeters, Louvain – Paris – Dudley, MA 2007

Guilleragues, *Lettres Portugaises* (1669), Paris, Gallimard, 1990

Jensen, Katharine Ann, *Writing Love : Letters, Women, and the Novel in France, 1605-1776*, Southern Illinois, The Board of Trustees, Southern Illinois University, 1995

Kremer, N., « Il faut de l'art pour séduire. Transparence et Artifice dans le Soliloque de Fanni Butlerd » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Louvain – Paris – Dudley, Éditions Peeters, MA 2007

*Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, Nouvelle édition millésime, 2008

Mathé R., Couprié A., *Profil d'une oeuvre – Phèdre Racine*, Paris, Hatier, 1677

Menant, S., « La redécouverte d'un écrivain » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Epistolière, Traductrice*, Herman J., Peeters K. et Pelckmans P., Louvain-Paris-Dudley, Éditions Peeters, MA, 2007

Peeters, K., « La sémantique du sentiment dans le roman riccobonien » dans *Mme Riccoboni Romanicière, Épistolaire, Traductrice. Actes du colloque international* Leuven – Anvers, 18-

20 mai 2006. Études réunies et présentées par Jan Herman, Kris Peeters et Paul Pelckmans, Louvain – Paris – Dudley, Éditions Peeters, MA 2007

Riccoboni, *Lettres de Fanni Butlerd* dans *Les Romans de femmes du XVIIIe siècle*, Paris, Éd. Raymond Trousson, Bouquins, Robert Laffont, S.A., 1996

Rousseau, J.J., *Lettre à D'Alembert ou Lettre sur Les Spectacles*, (1758), Amsterdam, Chez Marc Michel Rey, 1759

Rousseau, J. J., *Œuvres complètes III*, Paris, J. S. Spink éd., Gallimard, 1995

Rousset, J., « Une forme littéraire : le roman par lettres », dans *Forme et signification : essais sur les structures littéraires de Corneille à Claudel* (1962), Paris, Librairie José Corti, 1969

Siess, J., *Double adresse et genre épistolaire*, Université de Caen, L'Harmattan, 2002

Starobinski, J., *La relation critique (L'œil vivant, II)*, Paris, Gallimard, 1970 ; ed. revue et augmentée, coll. « Tel », 2001

Starobinski, J., interviewé par Gauthier Ambrus dans « 50 ans à l'écoute des textes » dans *Le Temps*, 08 février 2014, <http://www.letemps.ch/Page/Uuid/95b9f36c-8f40-11e3-90e5-c97667edb48d4> (Consulté le 11.05.2014)

Stewart, J. H., *The Novels of Mme Riccoboni*, Spain, Chapel Hill, 1976